1808-1814 – 114e régiment d'infanterie - extrait de l'historique du 114e 1690-1892 - Auteur capitaine M.J. Bertaux – Editeur : Imp. Th.Mercier (Niort) – 1892 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2022

TROISIÈME PARTIE

EMPIRE

114e Régiment d'infanterie de ligne

(1808-1814)

———

CHAPITRE Ier

CONSTITUTION DU RÉGIMENT

L'arrêté consulaire du 24 septembre 1803, qui remaniait en partie les demi-brigades, avait rétabli le nom de régiment.
Un décret du 7 juillet 1808 forma, avec les régiments provisoires d'infanterie, organisés le 10 mars précédent pour l'armée d'Espagne, 8 nouveaux régiments qui prirent les numéros 114 à 120 dans l'infanterie de ligne et le numéro 33 dans l'infanterie légère.
Le 114e Régiment d'infanterie de ligne fut organisé le 30 août 1808 au camp de Miranda sur l'Ebre par le général comte **BEILLARD** et par le sous-intendant inspecteur aux revues **Le BARBIER de TINAN.**

Il fut formé de :
4 compagnies du 7e Régiment d'infanterie légère,
4 compagnies du 10e —
4 compagnies du 16e —
4 compagnies du 17e —
qui composaient le 1er régiment provisoire d'infanterie légère, et de :

4 compagnies du 24e Régiment d'infanterie de ligne,
4 compagnies du 34e —
4 compagnies du 63e —
qui composaient le 2e Régiment provisoire d'infanterie de ligne.

De ces 28 compagnies on put former, avec l'appoint d'un fort détachement de recrues, quatre bataillons de six compagnies ; chaque bataillon compta 4 compagnies de fusiliers, une de grenadiers et une de voltigeurs. Les compagnies d'élite furent laissées à des effectifs très-faibles, les nominations devant se faire dans le cours de la campagne.
Un cinquième bataillon, formant dépôt et composé de quatre compagnies prises dans le 44e de ligne, fut organisé à Mont-de-Marsan et y resta jusqu'au mois de novembre 1813.

———

Ancestramil

CHAPITRE II

INSURRECTION GÉNÉRALE EN ESPAGNE

La révolte du peuple de Madrid au 2 mai 1808 avait été comme un signal donné. L'abdication de **Charles IV** en faveur de **Ferdinand VII**, puis celle de **Ferdinand VII** en faveur de **Joseph NAPOLÉON** rendirent le soulèvement général. L'Angleterre avait promis officiellement son appui aux députés asturiens. Des armées s'organisèrent sur divers points ; les passions religieuses s'unirent aux passions politiques ; les moines prêchèrent la guerre comme une croisade.
« Le mouvement devint en peu de temps formidable ; toutes les provinces se soulevèrent : nos malades, nos blessés, nos courriers furent égorgés. **BESSIÈRES** eut beau gagner, à Rio-Seco (14 juillet), une victoire qui ouvrit à **Joseph** les portes de Madrid, à Saragosse, à Valence, nos troupes furent repoussées ; et dans l'Andalousie, un des plus brillants généraux de la grande armée, **DUPONT**, cerné à Baylen, signa une capitulation qui fut indignement violée (20 juillet). » (Victor Duruy.).
Au mois de septembre 1808, nous ne possédions plus, dans toute la Péninsule, que les provinces au nord de l'Ebre.

*
* *

Le 114e Régiment fut placé dans la 1re brigade (général Brun), de la 2e division (général Musnier), du 3e corps d'armée (maréchal Moncey).
Voici, du reste, quelle était la composition du 3e corps le 30 octobre :

3e CORPS

Maréchal MONCEY, remplacé le 30 décembre 1808 par le général JUNOT

1re Division (général Grandjean). —14e de ligne ; 44e de ligne ; 2e de la Vistule ; 3e de la Vistule.
2e Division (général Musnier). — 114e de ligne ; 115e de ligne ; 1er de la Vistule.
3e Division (général Morlot). —5e léger ; 116e de ligne ; 117e de ligne ; 121e de ligne.
Cavalerie (général Wathier). — 4e hussards ; 13e cuirassiers.
L'armée d'Espagne, dont l'effectif s'élevait à 200 mille hommes et 50 mille cavaliers, était partagée en huit corps d'armée :

1er corps : Maréchal Victor.
2e — Maréchal Bessières (remplacé par Soult en novembre 1808).
3e — Maréchal Moncey.
4e — Maréchal Lefebvre.
5e — Maréchal Mortier.
6e — Maréchal Ney.
7e — Général Gouvion-Saint-Cyr.
8e — Général Junot duc d'Abrantes.

———————

CHAPITRE III

SITUATION DES ARMÉES

Le major **DUCOURET**, qui avait pris le commandement du 114e dès sa création, s'occupa aussitôt de perfectionner l'instruction, d'amalgamer les jeunes soldats avec les anciens et d'établir une discipline sévère.
Jusqu'au mois de novembre, le Régiment n'eut à soutenir que quelques combats sans grande importance entre Tafalla, Olise et Lérin ; mais, avant de nous attacher à ses pas, il est intéressant de connaître les positions respectives des deux armées espagnole et française à la fin d'octobre 1808.

Armée espagnole. — Trois corps principaux, ou plutôt trois armées séparées et distinctes, occupaient une espèce de ligne qui, partant des côtes des Asturies vers Santander, s'avançait en pointe sur la Biscaye, et, suivant ensuite le cours de l'Ebre jusque vers Tudela, remontait un peu dans la Navarre et l'Aragon et redescendait encore sur l'Ebre vers Saragosse.
Le corps de gauche, qui s'était avancé jusque vis-à-vis des hauteurs de Durango, en avant de Bilbao, dans la Biscaye, était fort de 50 mille hommes et commandé par le général **BLAKE**.
Le général **CASTANOS**, à la tête des troupes réglées et des levées d'Andalousie, de Valence et de Castille, au nombre de 40 mille combattants, venait de traverser l'Ebre, près de Tudela, pour avancer sa droite dans la direction de Sangueza et Pampelune ; sa gauche était à trois fortes journées de marche de l'extrême droite du général **BLAKE**.
20 mille Aragonais, sous les ordres de don **José PALAFOX,** se trouvaient entre les routes de Tudela et de Jacca à Saragosse, en avant de cette dernière ville.
En outre de ces trois corps, le corps d'armée de Catalogne, fort de 25 à 30 mille hommes, s'occupait alors de resserrer les troupes françaises dans les places de Barcelone et de Figuières.

Armée Française. — A cette même époque, les différents corps français qui avaient repassé l'Ebre dans les derniers jours d'août, occupaient les positions suivantes :
Les troupes du maréchal **MONCEY**, formant la gauche de la ligne, bordaient la rive droite de la rivière Aragon ; le maréchal avait son quartier général à Tafalla.
Le maréchal **NEY** commandait un autre corps d'armée cantonné à Guardia, faisant face à l'Ebre.
Les troupes du maréchal **BESSIÈRES** occupaient Miranda, et, sur la rive droite de l'Ebre, l'important défilé de Pancorbo.

Une division, sous les ordres du général **MERLIN**, était postée sur les hauteurs de Durango, pour couvrir la grande route de Vittoria à Bayonne. A l'arrivée du corps du maréchal **LEFEBVRE**, cette division rentra à Vittoria. (11 octobre.)
Enfin le maréchal **VICTOR** s'avançait avec son corps d'armée jusqu'à Orduna.

———

CHAPITRE IV

ANNÉE 1808

NAPOLÉON arriva le 5 novembre au quartier général de Vittoria. A partir de ce moment, les événements se précipitèrent.

La bataille de Burgos (10 novembre) d'une part, celle de l'Espinosa (11 novembre) d'autre part, avaient dispersé les armées de l'Estramadure et de Galicie formant le centre et la gauche de la grande armée espagnole ; mais l'aile droite, commandée par **CASTANOS** et **PALAFOX**, était encore intacte. **NAPOLÉON** confia au maréchal **LANNES** la direction du mouvement décisif qu'il avait réservé aux corps de gauche, de l'armée française. **LANNES** quitta le quartier impérial le 19 novembre pour se rendre à Lodosa, où se trouvait le maréchal **MONCEY**.
Le maréchal **NEY** reçut l'ordre de se diriger, avec une partie de ses troupes, vers Soria, pour couper la retraite de l'ennemi sur Madrid ou sur le royaume de Valence. En même temps, les divisions qui formaient le corps d'armée du maréchal **MONCEY** passèrent l'Ebre à Lodosa (21 novembre) ; le 22, elles arrivèrent à Calahorra. La division **LAGRANGE** se joignit au 3e corps et les troupes se dirigèrent vers l'ennemi qu'elles rencontrèrent le lendemain.

*
* *

Tudela
(23 novembre 1808)

Les généraux espagnols avaient pris position, la droite en avant de Tudela et la gauche près du village de Cascante, occupant ainsi une ligne de bataille d'une lieue et demie d'étendue. Le 23, à neuf heures du matin, l'année française commença son déploiement avec l'ordre, la régularité et la précision qui caractérisent des troupes exercées, tandis que le tumulte et l'agitation régnaient dans les rangs presque partout indisciplinés de l'armée ennemie.
Le centre fut le premier enfoncé, puis la droite contre laquelle donna le 114e et qu'il contribua à mettre en déroute. Enfin, la gauche ennemie ne tint guère plus longtemps et l'armée espagnole abandonna le champ de bataille dans le plus grand désordre.
7 drapeaux, 30 pièces de canon, 12 colonels, 300 officiers et 3 mille soldats prisonniers, furent les trophées de cette victoire ; plus de 4 mille hommes avaient été tués ou noyés dans l'Ebre.
Le maréchal **LANNES** laissa **MONCEY** poursuivre l'ennemi jusqu'à Alagon ; le manque de vivres empêcha de pousser plus avant, et **PALAFOX** put se retirer à Saragosse avec les débris de son armée.
Le maréchal **NEY**, qui avait passé par Soria, Agreda, Tarrazona et Borja, avait opéré sa jonction avec le troisième corps, mais pour se mettre aussitôt à la poursuite du général **CASTANOS**, vers Madrid.

*
* *

Siège de Saragosse

Le maréchal **MONCEY**, resté seul (la division du général Lagrange ayant rejoint le corps de Ney dont elle avait été distraite), demeura à Alagon (2 décembre), où il attendit l'arrivée du 5e corps d'armée, commandé par le maréchal **MORTIER**, pour entreprendre le siège de Saragosse.
Les deux divisions du maréchal **MORTIER** arrivèrent sur le Jiloca le 19 décembre.
Les deux corps d'armée se mirent en marche le 20 et arrivèrent le même jour en vue de Saragosse. La division **GAZAN** (5e corps) passa sur la rive gauche de l'Ebre ; la division **SUCHET** (5e corps) prit position sur la rive droite du fleuve, près d'un couvent, à une lieue de Saragosse. Le 3e corps

suivit la rive droite et le maréchal **MONCEY** plaça la division **MUSNIER** sur un plateau, à gauche de la Huerba, en face des grandes écluses ; les deux autres divisions se postèrent à la droite de cette rivière.
Le 21, la division **MUSNIER** fut placée sur les avenues allant de la ville au Monte-Torrero, complétant ainsi l'investissement de la place.
La place de Saragosse était l'espoir des Espagnols ; **PALAFOX** avait mis à profit le répit que lui avaient forcément accordé les Français depuis la bataille de Tudela, en faisant travailler les Aragonais aux fortifications de la place. Les habitants y avaient mis une ardeur extraordinaire : Saragosse n'était-il pas le boulevard contre lequel, viendrait se briser l'impétuosité française ?
La garnison aux ordres du général **PALAFOX** était de 35 à 40 mille hommes, dont 8 à 10 mille d'anciens régiments de ligne et 2 mille de cavalerie. Il faut ajouter à ce nombre 15 mille paysans bien armés, qui concouraient à la défense de la ville avec encore plus d'ardeur que les troupes réglées, et beaucoup d'habitants, parmi lesquels se faisaient remarquer particulièrement tous les moines et prêtres valides. Plus de 150 bouches à feu étaient en batterie.
L'armée assiégeante se composait des 3e et 5e corps dont nous avons donné la composition et indiqué les emplacements. Le 3e corps présentait un effectif de 14 à 15 mille combattants, le 5e corps de 16 à 17 mille hommes. Six compagnies d'artillerie, huit compagnies de sapeurs, trois compagnies de mineurs, 40 officiers du génie et soixante bouches à feu complétaient la force de l'armée française.
La position de Monte-Torrero et la tête de pont des grandes écluses furent enlevées le 22 décembre.
Le maréchal **MONCEY** adopta l'ensemble du plan d'attaque que lui soumit le général du génie **LACOSTE** ; cet officier général proposait trois attaques : l'une, sur le château de l'Inquisition pour inquiéter l'ennemi de ce côté ; une seconde, sur la tête de pont de la Huerba ; la troisième, sur le couvent ou fort de San-José, point jugé le plus faible.
Les travaux commencèrent dans la nuit du 29 au 30 décembre. Le 2 janvier 1809, le général **JUNOT**, duc **d'ABRANTÈS**, vint remplacer le maréchal **MONCEY** dans le commandement du 3e corps. Il apportait au maréchal **MORTIER** l'ordre de se porter avec la division **SUCHET** sur Catalayud afin d'établir la communication avec Madrid. Ce départ inattendu affaiblit les forces assiégeantes de 9,000 hommes.
Le 3e corps se trouva ainsi chargé seul du siège et du blocus de la rive droite. Il était de plus obligé d'envoyer de forts détachements dans les villages voisins, pour approvisionner le camp de vivres et de fourrages, qu'on ne pouvait avoir que les armes à la main. La division **MORLOT** prit la place de la division **SUCHET**. Pendant ce siège mémorable, le 114e ne cessa jour et nuit d'être employé soit aux travaux, soit à la garde des tranchées. Les vivres manquaient, déjà le soldat avait été réduit à la demi-ration de pain, sans viande ; les réquisitions restaient sans effet. L'armée française, ne comptant plus que 22 mille hommes pour en assiéger 50 mille, se trouvait hors d'état de faire des détachements pour se procurer des vivres de vive force. On ne saurait trop admirer l'abnégation et la discipline de ces braves soldats à ce moment du siège où les troupes enfermées dans la place étaient pleines de confiance et d'énergie !
Jusqu'alors il n'y avait point eu dans les opérations de l'armée de siège cet ensemble qui fait, la force des armées. Le 22 janvier, le maréchal **LANNES** vient prendre le commandement en chef des 3e et 5e corps qui, réunis ainsi, furent mus par une volonté terme et unique. Le maréchal **MORTIER** reçut l'ordre de revenir avec la division **SUCHET**.
Le 26, toutes les batteries étant enfin terminées et armées, cinquante bouches à feu ouvrirent, dès le matin, un feu violent contre les deux points d'attaque et firent taire en peu d'heures une partie de l'artillerie de la place. Le feu continua le 27, et, les brèches ayant été jugées praticables, on se

disposa à l'assaut. Toutes les troupes de siège prirent les armes. Le rempart est à peine emporté qu'un feu terrible part de toutes les maisons : plus de 600 hommes sont mis hors de combat.
Alors commença dans l'intérieur de la ville un combat de rue à rue, de maison à maison qui dura vingt-trois jours. Tous les murs étaient crénelés d'avance à tous les étages ; les portes et les fenêtres étaient barricadées ; les rues étaient enfilées dans toute leur longueur par des batteries abritées. La prise de chaque maison exigeait un assaut, Les Aragonais, mus par le double ressort de la liberté et de la religion, se défendaient d'étage en étage, de chambre en chambre. Les moines parcouraient les rues, les armes à la main, entraînant les uns au combat, forçant les autres au travail des batteries et des fortifications. Au couvent des Capucins, on vit un religieux le crucifix d'une main et le sabre de l'autre. On remarquait des femmes, des dames élégantes, armées d'un fusil, de pistolets ou d'un sabre, animant les officiers par l'exemple d'une bravoure extraordinaire.
Ces obstacles sans cesse renaissants auraient rebuté d'autres troupes que les troupes françaises ; cependant, elles étaient harassées, et tous ces combats meurtriers, et pour ainsi dire corps à corps, où succombaient journellement des officiers et les soldats les plus braves, sans faire des progrès bien sensibles, n'avaient pu détruire leur énergie. Le maréchal **LANNES** savait maintenir l'esprit de son armée : il représentait aux uns que l'ennemi perdait infiniment plus de monde que les troupes de siège, que ses forces étaient épuisées, aux autres que les bombes, les mines et les maladies ne tarderaient pas à détruire les défenseurs de Saragosse jusqu'au dernier, s'ils avaient pris, à l'exemple des Numantins, la résolution de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. En effet, les maisons et les cours dont on s'emparait chaque jour étaient encombrées de cadavres, et il semblait que les Français ne combattaient plus que pour la possession d'un cimetière. En même temps, le duc **de MONTEBELLO** écrivait à l'Empereur :
« Sire, c'est une guerre qui fait horreur ! ».
Enfin, le 20 février vers quatre heures de l'après-midi, la junte de Saragosse envoya une députation au maréchal **LANNES** pour traiter de la paix ; le feu cessa à l'instant de part et d'autre. Le maréchal exigea que la ville se rendît à discrétion.
Le 21, la garnison défila hors de la place et mit bas les armes devant l'armée victorieuse.
50 mille individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire la moitié des habitants ou réfugiés et les deux tiers de la garnison, réduite à 16 mille hommes, avaient péri pendant ce siège extraordinaire.
113 pièces de canon, 40 drapeaux, de grands approvisionnements de blé furent trouvés dans la place.
Ainsi se termina un des sièges les plus mémorables qu'on puisse lire dans l'histoire ancienne et moderne, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf pour forcer l'enceinte et vingt-trois autres de combats de maison en maison.
« La résistance des Espagnols fut prodigieuse surtout par l'obstination, et attesta chez eux autant de courage naturel que leur conduite en rase campagne attestait peu de ce courage acquis qui fait la force des armées régulières. Mais le courage des Français, attaquant 20 mille contre 50 mille des ennemis retranchés, était plus extraordinaire encore ; car, sans fanatisme, sans férocité, ils se battaient pour cet idéal de grandeur dont leurs drapeaux étaient alors le glorieux emblème. » (Thiers.)

CHAPITRE V

ANNÉE 1809

Le 114e, sous les ordres du colonel **ARBOD** qui avait pris le commandement du Régiment dès le 23 janvier, resta en garnison dans Saragosse.
Quelques jours après la prise de cette place, le 5e corps, commandé par le maréchal **MORTIER**, se mit en marche sur la Castille, afin de soutenir les opérations des autres corps d'armée dans le midi de l'Espagne et sur les frontières de Portugal. Le général **SUCHET**, ayant remplacé le 17 mai le général **JUNOT** dans le commandement du 3e corps, resta en Aragon où nous allons le voir justifier par des opérations brillantes et décisives, la bonne opinion que l'empereur avait conçue de ses talents, de son expérience et de son dévouement.
Le maréchal **LANNES** fut rappelé en France par **NAPOLÉON** qui avait quitté l'Espagne en janvier.

*
* *

Le 3e corps comptait à celte époque 10,527 combattants, non compris la 3e division qui était détachée en Castille. La 1re division était commandée par le général **LAVAL**, la 2e par le général **MUSNIER**, la 3e par le général **HABERT** et la cavalerie par le général **WATHIER** ; l'artillerie comprenait 20 bouches à feu. Voici quelle était la composition de la 2e division :

2e Division (général Musnier) : 4,798 hommes. — 114e de ligne, 3 bataillons (1,627 hommes) ; 115e de ligne, 3 bataillons (1,732 hommes) ; 1er de la Vistule, 2 bataillons (1,039 hommes) ; 121e de ligne, 1 bataillon (400 hommes).

Dans un état voisin du découragement, ce corps d'armée était loin de compenser par sa force morale la faiblesse de son effectif. Le général **SUCHET**, avant de conduire ses troupes à l'ennemi, espérait avoir le temps de relever leur moral, de ranimer leur confiance et de rétablir l'ordre, que compromettait un sensible relâchement dans la discipline. Malheureusement il se trompait.
BLAKE, qui n'ignorait pas la situation du 3e corps, conçut le projet de le rejeter en Navarre et sur les Pyrénées et de s'emparer de la grande communication de Bayonne à Madrid, afin de séparer de leur base d'opération les armées françaises enfoncées dans la Péninsule. De nombreux, partisans s'organisèrent de toutes parts et commencèrent une guerre de détail qui ne cessa plus de harceler le 3e corps dans toutes ses opérations.

*
* *

Alcaniz
(23 mai 1809)

A peine arrivé le général **SUCHET**, forcé de renoncer à son projet de réorganiser son corps d'armée, dut songer d'abord à marcher au secours de sa 1re division, qui, menacée par **BLAKE**, s'était ralliée sur les hauteurs de Hijar. il sortit de Saragosse le 21 mai avec sa 2e division, et se réunit au général **LAVAL** en arrière de Hijar. Le général en chef rappela à ses troupes la gloire

qu'elles avaient acquise dans les tranchées de Saragosse, leur parla de l'espoir que la patrie mettait dans leur valeur, et, tout à la fois inquiet et empressé de les essayer, il se mit en marche dans la nuit du 22, et le 23, à six heures du matin, se présenta devant Alcaniz.
L'armée espagnole était adossée au cours de la rivière de Guadalupe, en face d'Alcaniz. Un mamelon, dit de las Horcas, situé devant le défilé du pont et les débouchés de la ville, couvrait le centre de la ligne ennemie ; il était défendu par du canon et une ligne d'infanterie. Le général **SUCHET** espérait qu'en s'emparant de cette colline la défense des ailes tomberait sans effort. En conséquence, deux attaques furent dirigées contre les deux ailes pour les contenir, tandis que le général **FABRE**, à la tête du 114e de ligne et du 1er Régiment de la Vistule, se portait en colonne d'attaque sur le mamelon, au pied duquel il arriva sous un feu violent de mitraille et de mousqueterie. Là, une large coupure arrêta la colonne qui commença à flotter ; malgré tous ses efforts pour traverser cet obstacle, elle fut obligée de se replier. Pendant ce temps, l'attaque de la droite espagnole avait également échoué. **SUCHET** suspendit l'action, mais ne se retira qu'à la nuit.
Les lieutenants **BLANCHET** et **REBOUL**, du 114e, furent blessés dans ce combat.
L'ennemi, se contentant de son succès, ne suivit pas le mouvement rétrograde des deux divisions françaises, qui le 30 prirent position sous Saragosse. En route, le 114e avait passé deux jours à la Puebla de Hijar ; sous Saragosse il vint camper près de la Chartreuse de la Conception.

*
* *

En s'arrêtant devant Saragosse, le général **SUCHET** concentra sa petite armée sur ce point unique en attendant l'arrivée de sa 3e division qui venait de Tudela. Il s'attacha surtout à relever le moral de ses soldats, en même temps qu'il s'occupait de leur bien-être. Des revues fréquentes, des exercices à feu et des grandes manœuvres, dont on occupait leurs journées comme en pleine paix, le rappel à la tenue et à la discipline leur rendaient la confiance en eux-mêmes et en leurs chefs, et firent renaître dans leurs cœurs le sentiment presque éteint de leur valeur. Quinze jours suffirent pour obtenir ces importants résultats.

*
* *

Combat de Maria
(15 juin 1809)

Si après le combat d'Alcaniz **BLAKE** se fût porté rapidement en avant sans laisser au 3e corps le temps de se reconstituer, il l'aurait peut-être forcé à évacuer l'Aragon ; mais, attendant quelques renforts de Valence, il se contenta d'exercer ses troupes aux marches et aux manœuvres et d'encourager et de presser l'explosion des insurrections locales.
Dans les premiers jours de juin, le général **BLAKE** mit son année en marche et se dirigea du côté de Belchite, à la tête d'environ 20 mille hommes de troupes régulières, sans compter de nombreuses bandes de miquelets qui devaient protéger ses flancs et harceler les troupes du 3e corps sur tous les points. Le général **SUCHET**, renseigné sur son mouvement, l'attendit de pied ferme.
Le 15 juin, le général **BLAKE** arriva à Maria, à deux lieues et demie de Saragosse, et déploya son armée en avant de la petite rivière que la grande route traverse par un pont près de ce village. Il appuya sa droite à la Huerba, dont il occupa les deux rives, et prolongea son centre et sa gauche sur les hauteurs qu'il garnit d'infanterie formée sur deux lignes et d'artillerie. La cavalerie était placée à

la droite. Cette formation se prit lentement ; et, quoique les armées fussent très rapprochées, il n'y eut dans la matinée que quelques combats d'avant-postes.
Le général **SUCHET** cherchait à gagner du temps jusqu'à l'arrivée du général **FABRE**, qu'il avait détaché à Villa-de-Muel pour éclairer son flanc droit, et de sa 3e division, qui arriva vers midi. A deux heures, l'attaque commença sur toute la ligne. L'armée espagnole fit d'abord un mouvement par sa gauche contre la droite française, menaçant de la déborder ; mais le général **SUCHET** détacha aussitôt sur le flanc gauche de l'ennemi les lanciers polonais et 200 voltigeurs, tandis qu'un bataillon du 114e de ligne marcha directement en colonne d'attaque contre cette aile, ce qui força les bataillons espagnols à se replier sur leur ligne de bataille. Aussitôt, le général en chef fait attaquer la gauche et le centre de **BLAKE** ; il ordonne au général **MUSNIER** de franchir un ravin qui sépare les deux armées : le 1er régiment de la Vistule, les 114e et 115e régiments déployés se portent aussitôt contre la position des espagnols sous un feu meurtrier d'artillerie. Ceux-ci résistent à cette attaque et arrêtent le 115e au bord du ravin ; mais le chef d'état-major du 3e corps se précipite dans le ravin et rétablit le combat. A ce moment, un violent orage éclate sur les combattants qu'il dissimule les uns aux autres.
Le temps est à peine éclairci que le général **SUCHET**, refusant sa gauche, lance contre la droite ennemie la cavalerie du général **WATHIER** qui s'empare du pont de Maria, en arrière de l'extrême droite de la ligne espagnole : la droite de **BLAKE** est rompue, sa cavalerie culbutée ; assaillie en flanc par le général **HABERT**, de front par le général **MUSNIER**, toute la ligne ennemie se précipite en désordre dans les ravins pleins d'eau et ne s'échappe qu'à la faveur de la nuit.
Vingt-cinq pièces de canon, trois drapeaux, un général, huit officiers supérieurs, 400 soldats prisonniers, tels furent les trophées de ce combat où les Espagnols avaient eu en outre plus de 1,200 hommes tués. La perte des Français fut de 600 à 700 hommes tués ou blessés.

*
* *

Le combat de Maria venait de sauver Saragosse. Le général **SUCHET** sentit qu'il fallait suivre cet avantage avec toute l'activité possible, afin d'expulser entièrement de l'Aragon une armée encore bien redoutable malgré sa défaite. Il se mit donc sur-le-champ à la poursuite de **BLAKE**, l'atteignit à Botorrita, où il avait rallié ses troupes, et le força à continuer jusqu'à Belchite son mouvement rétrograde.

*
* *

Combat de Belchite
(18 juin 1809)

Le 18 juin, le général **SUCHET** trouva l'armée espagnole rangée en bataille devant Belchite, bourg situé à neuf lieues au sud de Saragosse.
BLAKE, qui avait reçu un renfort de. 4 mille hommes, voulait tenter d'arrêter la marche victorieuse de son adversaire. Le centre de la ligne espagnole s'appuyait à Belchite et au couvent de Santa-Barbara ; la droite était sur une hauteur appelée le Calvaire, défendue par un fossé et protégée par le bourg, qui a une enceinte et des portes ; la gauche s'étendait, derrière des espèces de retranchements naturels, jusqu'à l'hermitage de Nuestra-Senora del Pueyo. Des plants d'oliviers qui garnissaient le

terrain en avant du front de l'ennemi étaient occupés par de nombreux tirailleurs, et la cavalerie était postée sur la route de Saragosse.
Le général **SUCHET** ayant déployé ses troupes dans la plaine en avant de Belchite, fit avancer un bataillon vers le centre de l'ennemi, pour l'occuper sur ce point, tandis que la 3e division se portait sur les hauteurs à droite de Belchite et que le général **MUSNIER** marchait en colonne par bataillon sur la gauche des Espagnols, pour les déborder et les charger ensuite vigoureusement. Ces mouvements furent exécutés avec la plus grande précision. Le 114e Régiment et le 1er régiment de la Vistule abordèrent l'ennemi avec impétuosité sous un feu terrible de mitraille, tandis que le 115e prenait plus à gauche. Pour la deuxième fois, le général **SUCHET** manifestait sa confiance dans le 114e, confiance qui devait encore s'accroître avec les événements !
Une charge de la cavalerie de **BLAKE** fut repoussée par les hussards. Un obus de l'artillerie française, ayant fait sauter un des caissons espagnols, mit la plus grande confusion dans les rangs ennemis. Bientôt toutes les positions furent enlevées ; l'ennemi abandonna 9 pièces de canon, les dernières qui lui étaient restées de l'affaire de Maria, et toutes ses munitions. Les soldats, en fuyant, jetaient leurs sacs et leurs fusils pour courir plus vite. Ce combat, dans lequel les Français eurent à peine 40 morts et 200 blessés, tant leur attaque avait été brusque et bien dirigée, leur valut, outre les 9 derniers canons de l'armée espagnole, un drapeau, 23 caissons, des voitures de bagages, une grande quantité de fusils et plus de 4 mille prisonniers. 7 à 800 Espagnols avaient été tués.
Les troupes victorieuses campèrent le soir à Alcaniz, dont le château fut dès le lendemain mis en état de défense par le 114e. Ainsi, quelques jours avaient suffi au général **SUCHET** pour détruire ou disperser entièrement l'armée de **BLAKE**. « Soldats! disait le général à ses troupes, que ces succès vous apprennent à juger de votre force. Lorsque la confiance en vous-mêmes et la discipline vous conduiront, vous serez toujours invincibles ! »

CHAPITRE VI

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1809

L'armée de **BLAKE** n'existait plus ; mais les Espagnols qui la composaient, rentrés dans leurs foyers ou dispersés dans le pays, servirent d'aliment et de renfort aux bandes de partisans déjà formées, qui recrutèrent ainsi de meilleurs soldats et de bons officiers. Alors commença dans tout le nord de l'Espagne cette guerre de guérillas qui défendit plus efficacement le pays que les armées régulières.
Pendant les derniers mois de l'année, le 114e, dont l'état-major continua de résider à Alcaniz, fut partagé en une foule de petits détachements qui livrèrent sur différents points de l'Aragon une série de petits combats peu importants, mais non sans honneur ni utilité. Ces sortes d'expéditions ne demandaient pas moins de force physique et de patience que de valeur et d'intelligence ; les hommes qui y étaient destinés avaient à supporter les marches les plus pénibles et les plus rudes fatigues ; car à peine battus et dispersés sur un point, les insurgés, souvent plus hardis après une défaite qu'avant le combat, se présentaient sur un autre avec une persévérance infatigable. Dans ces petites opérations, où tant de dévouement et d'actions d'éclat restent presque toujours ignorés, les troupes ne sont pas moins dignes de l'estime et de la reconnaissance de leur pays, que sur ces vastes champs de bataille arrosés du sang de plusieurs milliers d'hommes.
Dès la fin de 1809, la présence d'une armée disciplinée et d'une administration sage et honnête avait considérablement amélioré la situation de l'Aragon.

Les opérations du général **SUCHET** présentent en résultat une armée détruite, une vaste province conquise dans l'espace de quelques jours, des bandes de miquelets, sinon anéanties, du moins dispersées sur tous les points, mises hors d'état d'agir de concert, et par conséquent de pouvoir rien entreprendre d'inquiétant. Ce résultat est obtenu par un corps d'armée dont l'effectif est à peine de 16 mille hommes, obligé de faire face à la l'ois sur tous les points à des ennemis persévérants dans leurs attaques, inébranlables dans les sentiments de haine et de vengeance que leur inspirent le fanatisme religieux et l'amour de la patrie.

———————

CHAPITRE VII

CAMPAGNE DE 1810

La paix, signée à Vienne le 14 novembre 1809, avait permis d'envoyer en Espagne de nombreux renforts. Le général **SUCHET** conçut alors le projet d'entreprendre le siège des villes de la Catalogne. Il en fut empêché par les bandes de guérillas dont il voulut tout d'abord purger le pays et aussi par le plan de campagne du roi **Joseph** ainsi qu'on le verra plus loin.

*
* *

La Navarre, les districts voisins de l'Aragon et la route de Pampelune à Saragosse étaient le théâtre des exploits de **Francisco-Xavier MINA**. Ce jeune chef de partisans, âgé de dix-neuf ans, était d'une audace extrême. Un jour, déguisé en paysan, il se mit, près d'Olite, dans un groupe assemblé sur la route de Saragosse, pour voir passer le général **SUCHET** se rendant à Pampelune. C'est ainsi que tous les Espagnols qui prenaient les armes contre les Français pouvaient parcourir le pays avec la certitude de n'être pas découverts ni trahis par leurs compatriotes. Serrées de trop près par les troupes détachées à leur poursuite, les guérillas se dispersaient ; chaque homme cachait ses armes, rentrait dans ses foyers, logeait et mangeait avec l'ennemi, et au premier signal rejoignait son chef.
Le 114e fut mis à la disposition du général **HARISPE**, que **SUCHET** avait chargé de poursuivre le jeune **MINA**. Dans les premiers jours de janvier, le général français se dirigea sur Cinco-Villas et marcha contre ce chef influent qui occupait Sanguesa ; mais celui-ci, refusant le combat, quitta cette ville et prit position à Montréal ; là encore, il se replia sans nous attendre.
Le général **HARISPE**, partageant alors le 114e en plusieurs petites colonnes, pourvues de pièces de montagne qui se portaient à dos de mulet, poursuivit sans relâche les troupes de **MINA** et les rejeta dans les montagnes de la Navarre, où le général **DUFOUR** avait fait occuper tous les passages. Cerné de toutes parts, dans les derniers jours de mars, **MINA** tomba au milieu des postes français, fut pris et envoyé en France, où il resta jusqu'en 1814. Cet événement délivra l'armée française d'un partisan très entreprenant et calma pour quelque temps les troubles de la Navarre.

*
* *

Rien n'empêchait plus le général **SUCHET** d'aller mettre le siège devant Lérida, lorsque le roi **Joseph** ordonna au chef du 3e corps de marcher rapidement sur Valence. Le 1er mars 1810 son

quartier général fut à Sarion et, le 5 mars, **SUCHET** arrivait sous les murs de la capitale du royaume de Valence. Le général français y demeura pendant cinq jours dans l'espoir que cette grande et opulente cité ouvrirait ses portes à la vue d'une armée victorieuse ; mais, résignée à tous les sacrifices et inébranlable dans sa résolution, Valence, que les Français ne pouvaient ni investir, ni attaquer, ne voulut s'abaisser à aucun acte de soumission.
Dès lors le général **SUCHET** prit la résolution de rentrer en Aragon ; et le 10 mars, à l'entrée de la nuit, l'armée leva son camp, et, réunie en une seule colonne, reprit la route de Téruel et de Ségorbe.
Il n'est pas sans intérêt, pour la suite de ce récit, de noter que c'est à cette époque que furent relevées par les Espagnols les antiques murailles de la forteresse de Sagonte.

*
* *

La division **MUSNIER** n'avait pas fait partie de la colonne sur Valence ; pour occuper Saragosse et l'Aragon, le général **SUCHET** avait laissé le général Vergés (114e) sur la Cinca et le général Buget sur la rive droite de l'Ebre.

*
* *

Siège et prise de Lérida

De retour, le 17 mars, de son expédition, le général **SUCHET** disposa tous les préparatifs du siège de Lérida.
Cette entreprise offrait de grandes difficultés et exigeait des forces imposantes : de forts détachements étaient, en effet, nécessaires pour escorter les convois et il fallait contenir les places voisines de Tortose, de Mequinenza et de Tarragone. Ces considérations obligèrent le général en chef, dont le corps d'armée comptait un effectif de 22,536 combattants, à détacher 9,822 hommes et à n'en conserver que 12,714 devant la place.

Voici quelle était à ce moment la constitution du 3e corps :

1re Division (général Laval). — Général Montmarie : 14e de ligne ; 3e de la Vistule ; — Général **CHLOPISKI** : 44e de ligne ; 2e de la Vistule.
2e Division (général Musnier). — Général **PARIS** : 115e de ligne ; 1er de la Vistule ; — Général **VERGÈS** : 114e de ligne ; 121e de ligne.
3e Division (général Habert). — 5e léger ; 116e de ligne ; 117e de ligne.
Cavalerie (général Boussard). — 4e hussards ; 13e cuirassiers ; lanciers polonais.

Les 4 bataillons du 114e comprenaient 2,364 hommes dont 1,689 devant Lérida. Le bataillon détaché, dont nous parlerons plus loin, était au château d'Alcaniz.
Lérida, située sur la rive droite de la Sègre, au milieu d'une vaste plaine, est une ville étendue dont la population, accrue de celles des villages, voisins, s'élevait à peu près à 20,000 âmes. Elle n'est entourée que d'une simple muraille, mais la Sègre, rivière dont la largeur n'est pas inférieure à cent mètres, rapide et rarement guéable, la défend entièrement du Nord-Est au Sud-Ouest. Deux forts, bâtis sur deux collines auxquelles la place, est adossée, la dominent, et ils sont assez rapprochés

pour se prêter un mutuel appui. C'est dans la protection de ces forts, et surtout du Château situé au nord que consiste la principale force de Lérida. Le front ouest du Château était le seul dont on pouvait approcher par une attaque régulière ; mais pour entreprendre cette attaque, il fallait auparavant être maître de l'autre fort, le fort Garden. Ce dernier fort est bâti à l'extrémité Nord-Est d'un plateau allongé qui domine l'ouest de la ville, à 600 mètres de l'enceinte. Il était couvert par un grand ouvrage à cornes et par deux redoutes, del Pilar et San-Fernando, élevées à l'extrémité Sud-Ouest du plateau, à environ 700 mètres du fort.
La ville et les forts, abondamment pourvus de munitions de guerre et de bouche, étaient dans le meilleur état de défense possible. 105 bouches à feu garnissaient les remparts ; 10 mille hommes de troupes de ligne y étaient renfermés sous le commandement du maréchal de camp don **Jose GARCIA CONDE** et le maréchal de camp don **José GONZALÈ**S était gouverneur de la place et du Château.
Le général **SUCHET** osa entreprendre un siège aussi difficile avec un corps d'armée relativement faible. L'investissement de Lérida fut formé au commencement d'avril ; le 114e s'était avancé par Mouzon le 10 et le 13 il était en vue de la place.
Le blocus était à peine achevé que le général en chef eut à faire face à une tentative du général **O'DONNELL** contre l'armée de siège. Prévenu à temps, **SUCHET** confia à la division **MUSNIER** le soin d'attendre l'ennemi sous les murs de la place. Le général **MUSNIER** a à peine le temps de se mettre en marche avec sa division d'infanterie que le général **BOUSSARD** lance le 13e cuirassiers sur les escadrons et bataillons espagnols ; en un instant, l'ennemi est culbuté, enfoncé, dispersé, la plaine est jonchée de cadavres. Cette charge sans exemple ne permit pas à l'infanterie de tirer un seul coup de fusil et mit au pouvoir des vainqueurs un général, 8 colonels, 271 officiers, 5,337 soldats, 1,000 chevaux, 3 étendards, un drapeau et 500,000 cartouches.
L'entière défaite des troupes du général **O'DONNELL** produisit un grand découragement dans la garnison, qui, du haut des remparts de Lérida, avait été spectatrice du combat. La même cause éleva, au contraire, au plus haut degré l'énergie des assiégeants.
Le général **SUCHET** était trop habile pour ne pas mettre immédiatement à profit ces dispositions morales, qui décident presque tous les succès. Dans la nuit du 23 au 24, il fit attaquer les redoutes du fort de Garden. A minuit, un bataillon du 114e aborda vivement la redoute de Pilar. Le lieutenant **MABIRE**, franchissant le parapet, pénétra le premier à l'intérieur et tua de sa main l'officier qui commandait ; les Espagnols, effrayés, furent tous tués ou faits prisonniers. Mais le bataillon du 121e fut moins heureux à la redoute de San-Fernando, défendue par 50 hommes déterminés à ne pas céder. L'escarpe du fossé, profond d'une dizaine de mètres, arrêta tous les efforts ; n'ayant pas d'échelles, les soldats tentèrent, sans succès, d'enfoncer la porte de la gorge. Ils durent se replier. La redoute de Pilar, dominée par celle de San-Fernando, fut évacuée par les soldats du 114e qui, avant de se retirer, enclouèrent et renversèrent dans l'escarpement les deux pièces de douze qu'ils ne pouvaient emmener.
Le général **SUCHET** se vit obligé de faire le siège régulier. Dans la nuit du 29 avril, la tranchée fut ouverte à 800 mètres au nord du Château. Dans cette nuit même, on s'avança jusqu'à moins de 300 mètres de la ville. Mais bientôt des orages inondèrent les travaux et renversèrent les épaulements. Le général en chef fit rédiger des instructions sur le service des tranchées qui passent pour un modèle : au service par détachements employé jusqu'alors, il substitua le service par fractions constituées, par compagnie commandée par ses officiers. Persuadé qu'une compagnie peut aussi bien être animée de l'esprit de corps qu'un bataillon ou un régiment, le général **SUCHET** donna ainsi aux troupes employées à la tranchée plus de consistance et de solidarité.
Dès le 7 mai, au point du jour, deux batteries de brèche commencèrent à tirer contre la place, tandis que trois autres batteries lançaient des bombes et des obus sur le Château. Le soir même, 300

Espagnols sortis par la porte Neuve, se glissèrent le long du rempart, et, se jetant tout à coup sur la parallèle, surprirent et repoussèrent le peloton de garde. Le lieutenant **RÉGNAULT** qui était en réserve de ce côté avec une compagnie du 114e, accourut aussitôt et refoula l'ennemi en lui faisant plusieurs prisonniers.
Le lendemain, une seconde parallèle ouverte à 120 mètres permit de conduire des boyaux jusqu'au pied des murs.
Le 12 mai, l'artillerie, ayant démasqué de nouvelles batteries, ouvrit une brèche au bastion de l'Ascension et fit sauter un magasin d'obus dans le Château. Le général **SUCHET** se porta à la droite pour diriger lui-même une attaque combinée sur les deux redoutes et sur l'ouvrage à cornes du plateau du fort Garden. Le général **VERGÉS**, avec un bataillon du 114e, quatre compagnies d'élite du 121e et 100 travailleurs, fut chargé de l'attaque des redoutes de Pilar et de San-Fernando. A minuit, le 2e bataillon du 114e s'élance sur la redoute de Pilar, plante les échelles, franchit le parapet, pénètre dans l'enceinte malgré une fusillade des plus vives et plusieurs décharges à mitraille. Une soixantaine d'Espagnols parvinrent à s'enfuir, plus de deux cents furent tués à coups de baïonnettes. La redoute de San-Fernando, où se trouvaient cinq pièces de canon, fut enlevée avec le même succès par le 121e. Dans le même temps, le général **BUGET**, à la tête de quatre compagnies d'élite du 114e deux du 121e, deux du 3e de la Vistule et 400 travailleurs, escaladait l'ouvrage à cornes et pénétrait dans son enceinte, poursuivant les Espagnols jusqu'aux palissades du fort Garden. Au lever du jour, les troupes étaient couvertes et établies dans les ouvrages enlevés.
Le lendemain 13, le général **SUCHET** profita de l'enthousiasme causé par ce fait d'armes pour ordonner l'assaut. Le feu des batteries assiégeantes cessa tout à coup, et, à sept heures du soir, quatre bombes lancées à la fois donnèrent le signal. Ni le feu terrible de toutes les batteries de l'ennemi, alors convergentes sur un seul point, ni une vive fusillade qui s'engage des maisons, dans la rue, sur le quai, ne peuvent arrêter l'audace des assaillants. Ils surmontent tous les obstacles au pas de charge. La terreur se répand dans la ville. Tous les habitants : hommes, femmes, vieillards, enfants, menacés de toutes les horreurs inséparables d'un assaut, courent de toutes parts pour chercher un asile dans le Château ; ils encombrent les fossés, les cours, les bâtiments. « Toute la nuit, le général Suchet fit accabler d'obus, de bombes, de grenades, cette étroite enceinte, remplie d'hommes, de femmes, d'enfants, qui poussaient des cris affreux. Scène terrible qu'il était impossible d'éviter, car la fin immédiate du siège dépendait du désespoir auquel on réduirait ces malheureux habitants accumulés dans le Château. » (Thiers.)
Le 14, à dix heures du matin, le drapeau blanc qui flottait sur le principal bastion du château, montra que l'ennemi renonçait à toute résistance. Le gouverneur **GONZALÈS** obtint de défiler avec les honneurs de la guerre.
La prise de Lérida mettait au pouvoir des Français 133 bouches à feu, 1 million 500 mille cartouches, 150 milliers de poudre, 10 mille fusils, 10 drapeaux et 7,748 prisonniers.
Ce brillant fait d'armes, qui donnait un nouvel éclat à la réputation du 3e corps de l'armée d'Espagne, révélait à la France que le général **SUCHET** était désormais appelé à prendre un rang distingué parmi les capitaines les plus illustres de cette époque.

*
* *

Dévouement du soldat ROLLAND AU CHATEAU D'ALCANIZ

Tandis que 3 bataillons du 114e prenaient part au siège de Lérida, un autre bataillon, sous les ordres du capitaine **WIKOSKI**, faisait une défense énergique dans le château d'Alcaniz.
Le marquis **de LAZAN,** frère du général **PALAFOX**, et chef d'une de ces nombreuses bandes que le général **SUCHET** n'avait pu complètement détruire, vint, au commencement de mai, mettre le siège devant le château. Désespérant d'y entrer, les Espagnols avaient creusé une galerie de mine dans le but de le faire sauter et d'ensevelir les défenseurs sous ses ruines.
Le péril était imminent.
N'écoutant que son courage, le soldat **ROLLAND** se fait attacher à une corde, prend dans ses bras une bombe dont on enflamme la mèche, et se fait descendre au milieu de la fusillade par une embrasure. Il atteint le sol, court à la mine, y jette la bombe, et est assez heureux pour se faire remonter sain et sauf. Un instant après, la bombe, faisant explosion, détruisait le travail des Espagnols et ensevelissait treize d'entre eux.
ROLLAND avait sauvé son bataillon. Cet action d'éclat lui valut la croix de la Légion d'honneur et la citation à l'ordre de l'armée d'Espagne.

*

Siège et prise de Mequinenza (8 juin 1810)

On n'avait pu occuper les forts de Lérida que dans la soirée du 14 mai, et, le 20 du même mois, cinq bataillons de la division **MUSNIER**, pris dans les 114, 121e de ligne et 1er de la Vistule, arrivaient déjà devant le fort de Mequinenza.
La ville de Mequinenza est située sur la rive droite de la Sègre. près de son confluent avec l'Ebre ; elle est adossée à un rocher de 200 mètres de haut, le Monténégro, qui sépare les deux rivières, et sur lequel est construit le fort qui domine la ville. Bien qu'aucune route n'y aboutisse, il était essentiel de s'emparer promptement de ce point qui fournissait aux Espagnols les moyens d'intercepter la navigation de l'Ebre, et, par conséquent, de rendre très-difficile sinon impossible le siège de Tortose.
Des officiers envoyés en reconnaissance avaient représenté la place comme inattaquable ; l'opération offrait, en effet, de sérieuses difficultés. En dix jours, le général **SUCHET** fit pratiquer dans le roc un chemin pour l'artillerie. Dans la nuit du 2 au 3 juin la tranchée fut ouverte et les pièces ouvraient le feu.
Prévoyant que, dès que la brèche du fort serait accessible, l'ennemi tenterait de s'échapper par des barques, le général en chef fit attaquer la ville et s'en empara dans la nuit du 4 au 5.
Le 8 juin, au point du jour, seize pièces de canon, très-bien secondées par le feu des tirailleurs du 114e de ligne, et du régiment de la Vistule, criblèrent le fort de projectiles. A dix heures du matin, l'ennemi, hors d'état d'opposer une plus longue résistance, arbora le drapeau blanc. La garnison défila devant la division **MUSNIER** et déposa ses armes sur le glacis.
1,500 hommes prisonniers, 45 bouches à feu, 400 mille cartouches, trente milliers de poudre, des vivres pour 2,000 hommes pendant trois mois furent trouvés dans le fort de Mequinenza.

CHAPITRE VIII

SUITE DE LA CAMPAGNE DE 1810

Siège et reddition de Tortose (2 janvier 1811)

Dès le 29 mai, le major général écrivait au général **SUCHET** : « L'Empereur suppose que vous êtes maître de Mequinenza ; dès lors, prenez toutes les mesures pour vous emparer de Tortose ; le maréchal duc **de TARENTE** se portera en même temps sur Tarragone…. »

En conséquence de cet ordre, et dans le courant de juin, le commandant du 3e corps prit ses dispositions pour s'emparer de Tortose.
La 1re division vint bloquer, sur la rive droite de l'Ebre, la tête de pont qui couvrait la ville de ce côté. La 3e division fut placée sur le bas-Ebre, pour assurer les approvisionnements, les transports d'artillerie et pour observer le camp retranché de Tarragone. Enfin, la 2e division se porta sur les frontières du royaume de Valence, détachant la brigade **VERGÉS**, dont faisait partie le 114e, sur Daroca, Téruel et Catalayud, pour contenir le général **VILLACAMPA** et en même temps pour couvrir Saragosse.
La place de Tortose, par sa situation près de la grande route et de l'embouchure de l'Ebre, servait de point d'appui et de lien aux armées espagnoles de Valence et de Catalogne. Elle leur offrait, de plus, le moyen d'agir sans s'éloigner de la mer, d'où les Anglais leur fournissaient des secours. Les isoler, c'était les affaiblir. Aussi, elles combinèrent avec persévérance leurs efforts pour empêcher la chute de Tortose, et, à la faveur des circonstances, elles vinrent à bout de la retarder longtemps.
L'Ebre coule, près de ses embouchures, à travers des montagnes escarpées et arides ; le pays offre presque partout un aspect triste et sauvage ; d'où la nécessité de tirer les approvisionnements des fertiles plaines d'Urgel. L'entrepôt principal de nos munitions de guerre et de bouche devait être Mequinenza. De là à Tortose, la communication existe par l'Ebre ; mais son cours, dans plusieurs endroits, est entravé par des barrages, et souvent on ne peut les franchir que pendant les crues. La communication par terre était plus difficile encore dans cette région, qui offre l'image d'un chaos de montagnes ; il fallut créer une route propre aux opérations d'une armée : on retrouva les traces de celle que le duc **d'ORLÉANS** avait ouverte dans la guerre de la succession, et le général **ROGNIAT** envoya des officiers du génie et des sapeurs pour tracer et ouvrir cette voie de plus de vingt lieues, l'infanterie fournit journellement 1,000 à 1,200 travailleurs.
Deux bataillons du 114e prirent part à ces travaux. « Les soldats, déjà familiarisés avec ce genre d'occupation, s'y livraient avec zèle, quittaient de temps en temps la pioche pour le fusil, couraient après les ennemis, les dispersaient et revenaient gaîment reprendre leur tâche... L'ardeur brûlante de l'été augmentait la fatigue de nos soldats. Ils souffraient de la soif ; et, ce qui n'était pas un tourment moins réel, quoique difficile à comprendre pour qui ne connaît pas les climats chauds, des nuées effroyables de moucherons, multipliés par la stagnation de l'air ou de l'eau dans certaines localités, fondaient sur eux, s'attachaient à leurs membres, à leur figure, et les empêchaient presque d'agir, de voir, de respirer. » (Mémoires du maréchal Suchet.)
Les deux autres bataillons du 114e, sous les ordres du général **VERGÉS**, disséminés dans un certain nombre de petites places, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étaient chargés de protéger le passage des courriers, d'assurer le gîte des isolés et des détachements, les fournitures de vivres et la rentrée des contributions. Leur rôle n'était pas sans danger : « le 7 août, à las Cuevas, le colonel **PLICQUE**, ramenant six mille moutons avec un détachement du 114e et du 4e de hussards, fut

entouré et attaqué par près de 4 mille hommes ; il soutint un combat opiniâtre, dans lequel il perdit trois officiers et plusieurs soldats, et ne rentra à Alcaniz qu'après s'être vu obligé d'abandonner son convoi. » (Maréchal Suchet.)
Dès le mois d'août, le général **MUSNIER** avait reçu l'ordre de laisser le général **PARIS** à Saragosse pour venir prendre le commandement du corps d'observation à Uldecona. Le 114e l'y rejoignit au mois d'octobre. « Dans la nuit du 26 au 27 novembre, le général en chef des valenciens, **BASSECOURT**, fit replier nos avant-postes, et arriva sur le camp d'un bataillon du 114e qui couvrait la ville. Nos soldats se précipitent hors de leurs baraques, se mettent en bataille dans un clin-d'oeil, et sans autre direction que les cris des Espagnols, les arrêtent tout court par un feu des mieux nourris. Le colonel du régiment de la Reine, avec beaucoup d'autres, tombe blessé et reste abandonné des siens, qui reculent pour prendre position plus loin. Au même moment, le général **MUSNIER**, avec les généraux **BOUSSARD** et **MONTMARIE**, faisait avancer les hussards et les cuirassiers, et le 114e Régiment de ligne…. Plus de 2,500 Espagnols furent faits prisonniers par la cavalerie ; le général **BASSECOURT** chercha un asile dans Penicola. » (Maréchal Suchet.)
Nous n'avons pas à relater tous les événements qui, en retardant la jonction du corps du maréchal **MACDONALD** et du corps du général **SUCHET**, repoussèrent au mois de décembre l'ouverture du siège de Tortose. Le 2 décembre, le maréchal **MACDONALD** informa le général **SUCHET** qu'il allait se mettre en marche avec 15 mille hommes sur le bas-Ebre ; le 13, le 7e corps était à Mora.

Après une longue attente, le général **SUCHET** vit arriver le moment où son armée, réunie depuis six mois devant Tortose, pourrait en commencer le siège, et n'aurait plus besoin que de son courage pour conquérir un nouveau titre de gloire.

*
* *

Siège et reddition de Tortose
(15 décembre 1810—2 janvier 1811)

Après s'être concerté avec le duc **de TARENTE,** le général **SUCHET** qui avait déjà fait toutes ses dispositions préparatoires, porta son quartier général à Xerta. Le général **MUSNIER** fut laissé en observation à Uldecona, de crainte d'une diversion de l'armée valencienne ; le corps de **MACDONALD** fut chargé de s'opposer aux tentatives de l'armée espagnole de Catalogne.
Le 14 décembre, le général **ABBÉ**, avec les 114e et 115e régiments, vint occuper les hauteurs de la Roqueta, sur la rive droite, en face de la tête de pont. Douze bataillons passés sur la rive gauche complétèrent, le 15 décembre, l'investissement delà place. Les journées des 16, 17 et 18 se passèrent à établir les camps et à pousser des reconnaissances sur divers points.
Le 18, le général **SUCHET** décida que l'attaque principale serait conduite sur le demi-bastion Saint-Pierre et que deux fausses attaques seraient organisées, l'une sur le plateau en face du fort d'Orléans, l'autre sur la rive droite devant la tête de pont.
Les travaux contre le fort d'Orléans commencèrent le 19, ceux contre le demi-bastion Saint-Pierre et contre la tête de pont furent ouverts le 20.
Le 22, l'ennemi fit une sortie par la tête de pont ; mais les réserves des 114e et 115e le continrent.
Effrayés de la rapidité menaçante de nos travaux, les Espagnols tentèrent tout ce qu'il est possible pour les retarder ; ils ne purent cependant empêcher que, dès la septième nuit, avant même

l'établissement des batteries, le chemin couvert fût couronné : exemple unique peut-être dans l'histoire des sièges !
Le 29 décembre, à la pointe du jour, le moment si impatiemment attendu était enfin arrivé : les batteries, sur les deux rives, étaient achevées et armées, quarante-cinq bouches à feu ouvrirent le feu. « Le demi-bastion Saint-Pierre fut en peu d'heures réduit au silence, ainsi que la demi-lune ; le fort et l'avancée **d'ORLÉANS** conservaient encore quelques pièces, et le bastion Saint-Jean une seule de flanc ; mais les embrasures des faces du demi-bastion et de la demi-lune étaient ruinées, et la brèche s'ouvrait à la courtine. Si nos batteries de la rive droite n'avaient pas été aussi solidement construites, elles auraient sans doute été écrasées par la réunion de tous les feux du Château, du quai et de la tête de pont ; mais elles résistèrent. » (Maréchal Suchet.)
Dans la nuit du 29 au 30, on fit un double couronnement du chemin couvert. Le 30, l'artillerie fit taire toutes les pièces du front d'attaque et la brèche commencée fut rendue praticable. Le 31, les brèches furent encore augmentées et nous nous établîmes dans la tête de pont que l'ennemi avait évacuée pendant la nuit.
Le 11 janvier 1811, à dix heures du matin, le drapeau blanc fut arboré. Les propositions de l'assiégé ayant été jugées inacceptables, le général en chef ordonna que le feu redoublât de toutes parts. Le 2 janvier, au moment où l'on allait mettre le feu à la mine et où les troupes se disposaient pour l'assaut, trois pavillons blancs flottèrent sur la ville et sur les forts.
« Sans faire mention d'un demi-blocus de six mois, Tortose avait soutenu dix-sept jours de siège, treize nuits de tranchée ouverte, et cinq jours de feu. » (Maréchal Suchet.)
182 bouches à feu, 150 milliers de poudre, 2 millions de cartouches, 11 mille fusils, 9 drapeaux et 9 mille 461 prisonniers tombèrent au pouvoir du vainqueur.
La chute de Tortose fut un coup terrible pour les Espagnols. Ils comptaient que cette place, pourvue d'une bonne garnison et bien approvisionnée, tiendrait assez longtemps pour permettre aux armées de Catalogne et de Valence de la secourir et de faire lever le siège. Leurs espérances furent déçues par la vigueur et la rapidité de l'attaque des Français.

CHAPITRE IX

CAMPAGNE DE 1811
Tarragone. — Mont-Serrat. — Sagonte

Maître de l'importante place de Tortose, le général **SUCHET** en confia le gouvernement au général **MUSNIER** avec mission d'en assurer la défense et d'y réunir un approvisionnement de siège pour 3 mille hommes pendant six mois. Le général en chef songeait déjà à faire de Tortose le pivot de ses opérations, soit contre Tarragone, soit contre Valence.
Le gouverneur de Tortose fut en outre chargé de menacer et d'observer avec sa division le pays de Valence en occupant les villes d'Albaracin, de Téruel, de Morella, de Tortose et d'Alcaniz. Le 114e avec une partie du 121e, sous les ordres du général **ABBÉ**, fut envoyé à Téruel.
Les guérillas n'avaient pas désarmé. Le général **ABBÉ** était à peine installé à Téruel qu'il recevait du général **SUCHET** l'ordre de seconder le général **PARIS** en débordant la position de Checa occupée par l'Empecinado, redoutable chef de bandes. Le 4 février, le général **ABBÉ** rejoignit le général **PARIS** qui lui laissa le soin de poursuivre l'Empecinado sur Cuença, d'où il chassa le général **CARABAJAL** et son état-major et où il détruisit un nombre d'armes considérable.

MINA, l'oncle et le successeur du jeune **MINA** que le 114e avait contribué à faire prendre un an auparavant, qui n'avait pu troubler les opérations du 3e corps depuis plusieurs mois, reparut en Aragon au commencement d'avril. Le général **SUCHET** ordonna au général **CHLOPISKI** de se mettre à sa poursuite avec une colonne de 200 hussards et 1,000 grenadiers ou voltigeurs des 114e et 2e de la Vistule. Ce général aperçut **MINA** le 15 avril à Biota, le suivit dans la direction de Sofuentès et Castillescar, et le poussant toujours jusqu'à Coseda, le serra de si près que la troupe des Navarrais se dispersa en désastre, jetant armes et munitions, et s'éloigna de nos frontières fort affaiblie et découragée.
Ainsi, le 3e corps d'armée, après avoir pacifié l'Aragon et commencé la soumission de la basse Catalogne par la prise de Lérida et de Tortose, avait encore à lutter contre les partis dont il était entouré, en attendant que les opérations du siège de Tarragone pussent être entreprises.

*
* *

Siège et prise de Tarragone
(4 mai—28 juin 1811)

On se souvient que d'après les ordres de l'Empereur, du 29 mai 1810, la soin de s'emparer de Tarragone avait été réservé au maréchal duc **de TARENTE.** Par décision du 10 mars 1811, le général **SUCHET** fut chargé d'entreprendre le siège de cette importante place. Pour cette opération, **NAPOLÉON** ajouta à son commandement celui d'une partie de l'armée de Catalogne qui, réunie au 3e corps, prit le nom d'armée d'Aragon. L'effectif de cette armée allait s'élever à plus de 40 mille hommes de toutes armes, dont la moitié seulement put être employée au siège, car le général **SUCHET** avait besoin de garder ou de contenir des provinces entières.
Le général **MUSNIER** conserva le commandement de la rive droite de l'Ebre ; le général **ABBÉ** resta à Téruel avec cinq bataillons du 114e et du 121e, 300 cuirassiers et deux pièces de canon pour tenir tête aux Valenciens.
Le 4 mai, le général **SUCHET** opéra l'investissement de Tarragone avec vingt-neuf bataillons et dix escadrons, formant un total de 20 mille hommes environ, y compris les troupes d'artillerie et du génie. Le 114e ne prit part à ce siège que dans la dernière période, nous n'avons donc pas à en exposer toutes les sanglantes péripéties ; mais nous devons montrer comment il y fut appelé.
Ayant appris que le général espagnol **CAMPOVERDE** qui commandait l'armée d'observation, engageait les armées de Valence et de Murcie à s'emparer de nos magasins de Mora, le général **SUCHET** se décida, dans les premiers jours de juin, à faire venir le général **ABBÉ** sur le bas-Ebre, laissant au général **PARIS** le soin de couvrir seul, à Daroca, la rive droite de l'Ebre. Le général en chef se ménageait ainsi, suivant les circonstances, la possibilité d'appeler le général **ABBÉ** au siège de Tarragone.
Vers le 13 juin, le général **CAMPOVERDE**, menaçant à la fois les camps du siège et notre ligne de Mora, le général **SUCHET** fit avancer le général **ABBÉ** avec sa brigade à Mora, d'où il se porta sur Cornudella et dans les montagnes de Pradès. « Un rassemblement considérable, dirigé par un officier supérieur de **CAMPOVERDE**, s'y établissait dans l'intention manifeste d'attaquer nos convois. Le général **ABBÉ**, avec son activité et sa vigueur ordinaires, l'attaqua, le battit, le dispersa, et fit le chef prisonnier avec bon nombre des siens. C'était un véritable service rendu à l'armée de siège. » (Maréchal Suchet.)
L'Olivo, le fort Francoli, la lunette du Prince avaient été pris d'assaut, et la résistance des Espagnols ne faisait que croître et s'irriter. Depuis le commencement du siège nous avions eu, en tués ou en

blessés : « 1 général, 2 colonels, 15 chefs de bataillon, 19 officiers du génie, 13 d'artillerie, 140 soit de l'infanterie soit de l'état-major, et, en tout, près de 2,500 hommes hors de combat ». (Maréchal Suchet) ; le général en chef, que l'avenir.
inquiétait quelquefois, résolu à vaincre en dépit de tous les obstacles, fit venir au siège la brigade **ABBÉ**, le 16 juin. « Tous les efforts, toutes les espérances, toutes les craintes, étaient concentrés sur Tarragone : c'était un défi à mort entre l'armée et la garnison. » (Maréchal Suchet.)
Le 21 juin, la ville basse fut prise d'assaut ; tous les efforts de l'attaque se concentrèrent alors sur la.ville haute. Le 25 juin, le général **CAMPOVERDE**, à la tête de 14 mille hommes d'infanterie et de 2 mille cavaliers, s'étant approché pour faire lever le siège, le général **SUCHET**, sûr de ses troupes quoique inférieures en nombre, marcha résolument à lui. **CAMPOVERDE** s'éloigna dans la direction de Villanova, perdant ainsi un temps précieux que le général en chef s'empressa de mettre à profit.
Le 27, le général **SUCHET** fut informé que **CAMPOVERDE** se disposait à revenir plus en force et qu'une attaque générale et combinée pour faire lever le siège était fixée au 29. Il n'y avait plus un instant à perdre.
Le 28 juin, le feu fut ouvert de bonne heure sur le front d'attaque ; à midi le général en chef apprit que la brèche était bien commencée. « Les remparts étaient couverts d'Espagnols criant des injures, et provoquant nos soldats avec fureur. » (Maréchal Suchet.) La brèche s'élargit à vue d'œil ; les soldats impatients en contemplaient les progrès, dans le désir d'y monter bientôt.
Le général **SUCHET** passa les soldats en revue dans la basse ville, il « parla à chacun presque individuellement, et les trouva tels qu'il pouvait les souhaiter, ardents, animés, confiants en leur chef que la fortune avait secondé jusqu'alors dans ses entreprises, et jaloux de s'illustrer par un exploit nouveau, à sa voix et sous ses yeux ». Tous les régiments se disputaient l'honneur. d'être choisis ; le général en chef s'en tint à l'ordre de service. Seize compagnies d'élite, des 1er et 5e légers, 14e , 42e , 114e , 115e , 116e , 117e et 121e , et 1er de la Vistule, furent formées en trois colonnes. « A cinq heures de l'après-midi le signal est donné, notre feu cesse et celui de l'ennemi redouble à la vue. de nos braves qui sortent de la tranchée, franchissent à la course un espace découvert de soixante toises et s'élancent à la brèche. » A dix toises de la muraille, la colonne, arrêtée par une ligne d'aloès, est obligée de se détourner ; les Espagnols accourent, accablent l'assaillant d'une grêle de projectiles de toutes sortes et le forcent à reculer. La fortune semble hésiter un moment. Mais le général en chef fait avancer une réserve, « les colonnes se rallient, la masse se reforme, se pousse, arrive au sommet, et, comme un torrent irrésistible, surmonte la brèche et inonde les remparts ». (Maréchal Suchet.) Les Espagnols résistent en désespérés ; une foule de nos braves périssent, mais en tombant assurent enfin la victoire à leurs compagnons.
10 mille hommes, 20 drapeaux, 337 bouches à feu, 15 mille fusils, 150 milliers de poudre, 40 mille boulets, 4 millions de cartouches furent les trophées de ce siège mémorable.

*
* *

Mont-Serrat
(25 juillet 1811)

Après avoir laissé dans Tarragone les troupes nécessaires au maintien de l'ordre dans la ville, le général **SUCHET** s'inquiéta de disperser l'armée de **CAMPOVERDE**. Précédé de deux divisions d'infanterie, il se porta lui-même avec la brigade **ABBÉ** et la cavalerie du général **BOUSSARD** sur

Villanova de Sitgés, et réussit à empêcher le rembarquement de l'armée espagnole qui s'enfuit précipitamment dans la direction d'Igualada.
Au moment où le général en chef se disposait à s'emparer du Mont-Serrat, où le général **d'EROLÈS** venait de s'établir, il trouva, en arrivant à Reus le 20 juillet, un décret qui le nommait maréchal d'Empire en récompense de ses éminents services. A cet envoi, était jointe une instruction qui ordonnait de démolir Tarragone en n'y conservant qu'un réduit, de prendre le Mont-Serrat et de se préparer à marcher sur Valence avec l'armée d'Aragon.
Le Mont-Serrat « domine les principales routes et les hauteurs du centre de la Catalogne. Sa masse imposante est d'un accès difficile, baignée à l'est par le cours du Llobregat, et de tous les côtés défendue par des escarpements, jusqu'à une très grande hauteur. Sur un plateau étroit et fort élevé, ouvert à la partie orientale, est situé le couvent de Notre-Dame, vaste et solide bâtiment qui, avec ses dépendances, forme une forteresse, où des troupes ayant des magasins peuvent se défendre longtemps et avantageusement. Au dessus, dans la région des nuages, le sommet du Mont est dentelé dans toute sa longueur et se couronne de pics ou de rochers en pyramides et en aiguilles, auxquels plusieurs ermitages sont adossés comme des nids d'hirondelles. Ses flancs et sa base, sillonnés de ravins, sont, dans beaucoup de parties, sans terre et sans végétation, décharnés et à nu, ce qui lui donne un aspect extraordinaire et l'a fait appeler un squelette de montagne. » (Maréchal Suchet.)
Depuis le commencement de la guerre, on l'avait choisi comme point d'appui pour les mouvements de l'armée catalane. Les moines du Mont-Serrat en avaient évacué les richesses et s'étaient réfugiés à Mayorque. Ils étaient remplacés par deux à trois mille soldats aux ordres du baron **d'EROLÈS**. Celui-ci avait établi sa défense par un retranchement à l'entrée même du couvent et par deux batteries avec des coupures dans le roc, le long du chemin qui serpente en descendant au nord de la montagne, entre un escarpement et un précipice. L'attaque ne pouvait s'effectuer que par ce côté. Un seul sentier difficile et étroit, dans la partie sud, avait été coupé par une batterie. De tous les autres côtés, les pentes étaient si escarpées et si roides, qu'on pouvait les regarder comme impraticables.
Le maréchal **SUCHET** voulait enlever promptement la position, en évitant, s'il était possible, un combat meurtrier sur un terrain défavorable à l'assaillant : il dirigea ses dispositions en conséquence. Les brigades **MONTMARIE, FRÈRE** et **HARISPE**, furent chargées d'intercepter les routes de Colbato, d'Igualada et de Manresa ; la brigade **Maurice MATHIEU** servit de réserve et l'attaque principale fut confiée au général **ABBÉ**. Celui-ci s'établit, le 24 juillet au soir, dans le poste de Casa-Masans, après en avoir chassé les Espagnols qui se replièrent sur leurs retranchements.
Le 25 au matin, le général **ABBÉ**, à la tête des 1er léger et 114e de ligne, et d'une batterie de trois bouches à feu, s'avança en colonne sur la route qui monte au couvent, suivi de quelques bataillons de l'armée de Catalogne, conduits par le général **Maurice MATHIEU** ; le général en chef marchait avec cette réserve. L'avant-garde ne rencontra d'abord que des obstacles naturels qu'elle franchit facilement ; mais à peine en vue de la première batterie, la colonne fut accueillie par des salves de mitraille qui la forcèrent à se réfugier dans un terrain hors de vue. Une compagnie de voltigeurs du 114e fut détachée à droite, pour s'élever à la faveur des anfractuosités du rocher, vers les sommets de la montagne, de manière à plonger, en les tournant, dans les retranchements qui barraient la route. A. travers mille obstacles, et avec une fatigue incroyable, cette poignée de braves parvint à gagner des points favorables, d'où, en s'abritant contre l'ennemi, ils commencèrent à incommoder les Espagnols dans la batterie même.
Le général **ABBÉ** lance alors, au pas de course, deux compagnies de grenadiers du 114e , sous les ordres du capitaine **RONFORT** ; c'est à peine si les canons de la batterie ont le temps de faire une décharge que les grenadiers sont au pied du retranchement ; accablés de rochers et de blocs de

pierre, ils essaient vainement d'escalader les parapets. A cette vue, les voltigeurs gagnent encore du terrain et tirent à revers sur les canonniers à leurs pièces. « Le désordre se met parmi les Espagnols ; ils fuient épouvantés vers la seconde batterie ; les grenadiers entrent dans la première, et les poursuivent pêle-mêle. » Voyant le succès se décider, « les voltigeurs redoublent d'efforts et d'audace » ; les grenadiers, soutenus par un bataillon du 1er léger, s'élancent à la course et atteignent les fuyards. La deuxième batterie est enlevée comme la première ; les canonniers se font tuer sur place. Le chemin est ouvert jusqu'à l'entrée du couvent.
Le dernier retranchement de l'ennemi restait à prendre. Le maréchal **SUCHET**, entendant une vive fusillade, présume que c'est l'attaque du général **MONTMARIE** qui a devancé l'attaque principale ; on s'élance avec une nouvelle ardeur ; « mais quelle fut notre surprise en arrivant, de trouver les Espagnols fuyant dans le plus grand désordre, et de voir les Français accourant de l'intérieur du couvent à leur poursuite, et nous ouvrant les barrières que nous nous disposions à enlever à la baïonnette ! » (Maréchal Suchet.) C'étaient les voltigeurs du 114e , appuyés de quelques hommes du 1er léger, qui avaient insensiblement gagné le sommet de la montagne et occupé quelques-uns des ermitages les plus rapprochés du couvent. De là, sans hésiter, avec l'intelligence et l'à-propos qui distinguent le soldat français dans l'action, ils avaient attaqué le comment avec tout l'avantage d'une position dominante et d'une surprise, s'étaient emparés d'une porte et avaient pénétré dans l'enceinte même. La fusillade s'était continuée dans les cloîtres, les corridors et les galeries, jusqu'à l'arrivée de la colonne principale.
Forcés dans le couvent, menacés sur leurs derrières, les Espagnols s'enfuirent à travers les ravins et les précipices.
La prise du Mont-Serrat, suivant de près celle de Tarragone, produisit sur la Catalogne un grand effet moral.

*
* *

Siège et Bataille de Sagonte

Le général **ABBÉ** fut tout d'abord chargé du commandement du Mont-Serrat, mais le général en chef le dirigea peu de temps après par Villafranca sur Tortose où il rejoignit la division **MUSNIER** dont sa brigade faisait partie. C'est là que le général **ROBERT** fut mis à la tête des 114e de ligne et 1er de la Vistule formant la 1re brigade de la 1re division de l'armée d'Aragon.
A la fin du mois d'août, le maréchal **SUCHET** reçut de l'empereur l'ordre impératif d'avoir installé son quartier général sur le territoire de Valence, et le plus près possible de cette ville, vers le 15 septembre.
Pressé par les ordres formels de l'empereur, le maréchal, après avoir laissé au général **MUSNIER** 6 à 7 mille hommes pour la sûreté de l'Aragon, résolut de s'avancer, avec les 22 mille hommes qui lui restaient, jusqu'à Sagonte, située à quatre lieues de Valence, au point d'embranchement des routes de Tortose et de Téruel.
Le 15 septembre, l'armée d'Aragon se mit en mouvement sur trois colonnes et entra dans le royaume de Valence. Le général en chef marcha avec la colonne principale par la route de Tortose qui longe le bord de la mer ; cette colonne était formée delà cavalerie, de l'artillerie de campagne de toute l'armée, de la division **HABERT** et de la réserve ou brigade **ROBERT** (114e).
Le 16, on atteignait Benicarlo, un bataillon du 114e y fut laissé avec 25 chevaux pour observer Péniscola ; le 19, la tête de la colonne passait à Torre-Blanca, et le maréchal se mettait en communication avec la colonne de Morella ; le 20, avant d'arriver à Castellon de la Plana, la

colonne du général **HARISPE** était également ralliée vers Villafamès. L'armée, ainsi réunie, marcha au devant de **BLAKE**.
Le 21, l'armée française occupa Villaréal, et le 23, tandis que s'opérait l'investissement du fort de Sagonte et l'occupation de Murviedro, la brigade de réserve **ROBERT** resta à Alménara.
Le général **BLAKE** était sur la rive droite du Guadalaviar avec son armée, forte d'environ 25 mille hommes. Le maréchal **SUCHET** ne songea point à attaquer son adversaire dans une telle position : laisser derrière soi Sagonte avec plus de 3 mille hommes de garnison, pour aller combattre quelques lieues plus loin, eût été une témérité sans probabilité de succès. il fallait donc se rendre maître de Sagonte.
L'attaque de ce fort offrait des difficultés qui paraissaient insurmontables par les moyens ordinaires. Le rocher très élevé et isolé de toutes parts dont ce fort couronne les sommets longs et étroits, tombe à pic sur presque tout son pourtour et ne présente des pentes un peu accessibles que du côté de l'ouest ; mais si les ressauts qui coupent cette pente pouvaient favoriser l'approche de l'infanterie, les travaux du génie et l'établissement des batteries étaient d'autant plus difficiles que le sol y est dépourvu de terre. Espérant éviter un siège dangereux, à quatre lieues d'une armée de secours réunie et supérieure en nombre, le maréchal **SUCHET** voulut tenter une surprise. Le mouvement fut fixé au 28 septembre, à trois heures du matin. Malgré l'intrépidité de nos colonnes d'attaque, la tentative échoua malheureusement. Les Espagnols parvinrent à briser les échelles. Massés au pied des remparts, nos soldats ne pouvaient se décider à redescendre en ville ; il fallut tous les efforts des officiers pour arriver à les faire rentrer au lever du jour.
En attendant l'arrivée des pièces de siège, le maréchal résolut alors de dégager son flanc droit. Le 30 septembre, la brigade **BALATHIER**, avec la brigade **ROBERT** comme réserve, se porta sur Segorbe et refoula l'ennemi dans les montagnes. Le 1er octobre, le général **HARISPE**, suivi de la réserve du général **ROBERT**, rejeta au-delà du Guadalaviar une division espagnole qui s'était établie en bataille à la Puebla de Benaguasil, derrière un canal d'irrigation.
Le même jour, une colonne de 5 à 600 hommes sortit de Peniscola avec une pièce de canon et vint attaquer un poste du 114e qui occupait une maison crénelée au point où le chemin de Peniscola rejoint la grande route de Tortose. Le commandant **RONFORT**, qui commandait le bataillon du 114e laissé en observation, se porta aussitôt à la rencontre des Espagnols, les attaqua, leur prit 1 officier et 8 soldats, mais il ne put les empêcher de faire sauter la maison dont ils s'étaient emparés.
Le 10 octobre, le maréchal **SUCHET** s'empara du fort d'Oropesa. Le blocus de Sagonte n'était pas abandonné. Le 12 octobre, l'artillerie put commencer à mettre ses pièces en batterie. Le 17 au matin, dix bouches à feu battirent les murs en brèche, mais les anciennes constructions résistèrent aux boulets comme le plus dur rocher.
Le 18, le feu reprit avec plus de vigueur et le maréchal se détermina à donner l'assaut pour cinq heures du soir. Une colonne de 400 hommes d'élite des 5e léger, 114e et 117e régiments, suivie de la division italienne, sort des abris où elle était formée, et court à la brèche aussi vite que la raideur de la pente peut le permettre. Les plus agiles de nos soldats « parviennent aux deux tiers de l'éboulement, qui en haut se rétrécissait dans un angle rentrant, à peine abordable par deux hommes de front, et se terminait par un escarpement vertical ; mais, manquant de base sur un plan aussi incliné, les pierres et la terre s'affaissent sous les pas des assaillants ; les coups de fusil, les grenades, les pierres, les sacs à terre les accablent. La colonne ne pouvait arriver que désunie et presque homme par homme. Les soldats à la queue commencent à tirailler et à flotter, tandis que la tête continue de s'avancer avec audace, et de s'élever péniblement vers le sommet de la brèche. Mais que pouvait tant d'héroïsme contre les baïonnettes et la mousqueterie à bout portant ? » (Maréchal Suchet.)

Enfin, sur l'ordre formel du maréchal, les troupes rentrèrent dans les tranchées avec cent trente blessés, parmi lesquels le chef de bataillon **LAPLANE** du 114e , et ayant perdu quarante-trois morts, dont plusieurs officiers.

Nos soldats avaient trop d'énergie pour se laisser abattre par deux tentatives infructueuses. Malgré les difficultés presqu'insurmontables d'un siège régulier, le maréchal **SUCHET** fit reprendre les travaux d'approche et construire une nouvelle batterie. « Cependant les difficultés de l'attaque, la vigueur de la défense étaient pour le général français un grave sujet de réflexions. La chance qui lui offrait le plus d'espoir de reprendre ses avantages, c'était le cas où le général **BLAKE** viendrait pour secourir la, place. » (Maréchal Suchet.)

*
* *

Le 24 octobre, le général anglais se présenta devant Sagonte ; le maréchal **SUCHET** que la fortune n'avait décidément pas abandonné, n'hésita point à accepter le combat.
BLAKE avait formé ses 30 mille hommes en bataille, à moitié chemin entre Valence et Murviedro, son centre sur la grande route à la Chartreuse d'Ara-Christi, sa gauche au chemin qui conduit à Betera, et sa droite à la mer, appuyée par une flottille espagnole et par une corvette anglaise.
Ne voulant pas laisser à la garnison de Sagonte l'opinion que la bataille le forçait à interrompre le siège, le maréchal **SUCHET** laissa devant le fort, outre les batteries, quatre bataillons italiens et deux du 117e ; et en vue, à peu de distance de là, son armée de 18 mille hommes, rangée en lignes, attendit tranquillement l'attaque de l'armée espagnole.
La plaine qui s'étend de Valence à Murviedro se resserre beaucoup, près de cette dernière ville, entre la mer et les hauteurs du Val-de-Jesu et de San-Espiritu. C'est là que le général français avait disposé ses troupes : la division **HABERT** entre la route et la mer ; la division **HARISPE** entre la route et les montagnes ; derrière elles, en seconde ligne, l'infanterie italienne ; et, en réserve, le 13e cuirassiers et le 24e dragons. A l'extrême droite : le général **CHLOPISKI** avec le 44e et le général **ROBERT** avec le 114e (à cheval sur la route de Naquera), le 1er de la Vistule et les dragons **NAPOLÉON**, étaient placés à la gorge de San-Espiritu et avaient reçu l'ordre de défendre à outrance le défilé qui conduit de Betera à Gilet : « C'était un point de la plus grande importance : en le perdant, l'armée française eût perdu la bataille et probablement tout moyen de retraite ». (Maréchal Suchet.)

Le 25 au matin, le général **BLAKE** s'avança contre les lignes françaises, et refoula leur centre. Ce premier succès décida le général anglais à faire effort sur les deux ailes à la fois. Mais le maréchal **SUCHET** avait déjà repris l'avantage au centre ; comptant sur le général **ROBERT** pour soutenir l'attaque dans la position où il était placé, le général en chef prescrivit à son aile gauche de contenir l'ennemi, fit avancer sa seconde ligne et les cuirassiers et coupa en deux par le milieu l'armée ennemie.

A l'aile droite, la brigade **ROBERT** avait justifié pleinement la confiance du maréchal en contenant et repoussant à plusieurs reprises la division **OBISPO**.
Les Espagnols s'enfuirent en désordre et repassèrent le Guadalaviar laissant entre nos mains 4 mille 681 prisonniers, dont 2 généraux, 40 officiers supérieurs et 230 officiers, 4 drapeaux, 4 mille 200 fusils et 12 pièces de canon.

Notre perte s'éleva à cent vingt-huit morts et cinq cent quatre-vingt-seize blessés ; l'ennemi eut plus d'un millier d'hommes hors de combat.
L'armée française prit position à Puig, à Avalete et à Betera (114e).

*
* *

Les progrès du siège n'avaient pas été ralentis ; pendant toute la durée de la bataille, l'artillerie avait agrandi la brèche sans que les défenseurs parussent s'en inquiéter. En voyant s'avancer l'armée qui devait les secourir, les soldats du fort poussaient des cris de joie et jetaient leurs schakos en l'air ; mais ce moment d'espoir avait été bien court. Le Maréchal résolut de profiter de l'abattement où l'issue de la bataille devait avoir jeté la garnison ; Il fit offrir au gouverneur une capitulation qu'il accepta et qui fut signée le 26 octobre, à neuf heures du soir.
2 mille 572 Espagnols défilèrent par la brèche ; nous trouvâmes dans le fort 17 bouches à feu, 6 drapeaux, 2 mille 400 fusils, 800 mille cartouches, 10 milliers de poudre, des vivres et des munitions.

CHAPITRE X

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1811

Investissement de Valence. — Campagne de 1812

Maître de Sagonte, le maréchal **SUCHET** voulut s'établir en présence de **BLAKE** et menacer Valence en attendant l'arrivée des renforts qu'il avait demandés.
Le général anglais avait rallié ses troupes derrière le Guadalaviar ; ayant réussi à compenser les pertes qu'il avait faites à la bataille de Sagonte, il disposait encore de 30 mille hommes qu'il avait établis et retranchés sur la rive droite du fleuve, sa gauche à Manissès, sa droite au Lazaret (El Lazareto).
Le maréchal **SUCHET** était loin de pouvoir disposer de forces aussi importantes et il lui fallait passer le Guadalaviar devant l'armée ennemie, attaquer cette armée dans ses retranchements, la renfermer dans la place, investir une ville d'une grande étendue et en faire le siège.
Le 3 novembre, les deux armées étaient en présence l'une de l'autre, séparées seulement par le fleuve : la division **HARISPE** à droite ; la division **HABERT**, au faubourg, de Serranos, poussant sa gauche jusqu'à la mer ; la brigade **ROBERT**, en réserve, cantonnée en seconde ligne avec la division **PALOMBINI**. et la cavalerie. C'est dans cette position que le général en chef prépara le passage du Guadalaviar réunit à Murviedro tous les approvisionnements nécessaires au siège de Valence.

*
* *

Torre-Nueva

La garnison de Peniscola tenta plusieurs fois de gêner nos communications en s'établissant dans une tour appelée Torre-Nueva et située sur la côte, à plus d'une demi-lieue, du côté de Valence. Elle en fut chassée chaque fois ; mais, au mois de décembre, un officier du génie réussit à s'y transporter avec une centaine d'hommes, dont quarante sapeurs. Le 7 décembre, au point du jour, le chef de bataillon **RONFORT**, du 114e , qui surveillait la place de Peniscola, combinant son mouvement avec le capitaine d'artillerie **BONAFOUS**, qui commandait la place de Torreblanca, braqua deux pièces de huit sur la tour. La porte, qui était couverte par un parapet en terre, résista au feu des pièces. Déjà, plusieurs canonniers avaient été blessés et six chaloupes canonnières sorties de Peniscola s'avançaient au secours des Espagnols, lorsque le commandant **RONFORT** se porta avec ses grenadiers à vingt pas de la tour et ordonna un feu de mousqueterie des plus vifs ; en même temps, le lieutenant **MABIRE** et quelques soldats se portèrent sous une grêle de pierres et de balles jusqu'à la porte de la tour et y placèrent un baril de poudre pour la faire sauter. La garnison, effrayée, se rendit et nos deux pièces firent prendre le large aux canonnières. La position fut abandonnée après qu'on eut fait sauter la tour avec la poudre qu'on y trouva.

*
* *

Passage du Guadalaviar. — Investissement de Valence.

Le maréchal **SUCHET** avait réuni à Murviedro un équipage de soixante bouches à feu, approvisionnées à sept cents coups, et trois millions de cartouches d'infanterie. Le 24 décembre, l'arrivée du général **REILLE**, amenant sa division et celle du général **SEVEROLI**, porta à 33 mille hommes environ l'effectif de l'armée d'Aragon. Le général **MUSNIER** avait également rejoint son général en chef, la sûreté de la Navarre et de l'Aragon avait été confiée au général **CAFFARELLI**.
Dans la nuit du 25 au 26 décembre, en face de Ribaroya, deux ponts de chevalets furent construits pour l'infanterie, et plus loin un pont de bateaux pour l'artillerie et la cavalerie. Deux cents voltigeurs, en croupe derrière les hussards, passèrent à gué pour protéger les tirailleurs et éloigner les postes espagnols. Le général **HARISPE**, avec sa division, franchit le premier les ponts ; la division **MUSNIER** (114e de ligne, 1er de la Vistule, 121e de ligne, 2e de la Vistule) et le général **BOUSSARD**, avec la cavalerie, le suivirent. A huit heures du matin, les troupes étaient formées sur la rive droite.
Pendant que l'aile droite passait le fleuve et, par un grand mouvement, se portait sur la route de Murcie jusqu'au lac d'Albuféra pour couper à l'armée de **BLAKE** toute retraite vers les bords du Xucar, la division napolitaine, occupant le faubourg Serranos, contenait tout ce qui aurait tenté de sortir par les ponts, la division italienne attaquait les retranchements de Mislata, enfin, la division **HABERT** se portait sur le Lazaret et le Mont Olivete.
Dans cette bataille, les 114e , 121e et 1er de la Vistule enlevèrent Manissès, Saint-Onofre et Quarte, et, par leur intervention, dégagèrent la division italienne aux prises avec le gros des troupes du général **BLAKE**.
A la nuit, l'investissement de Valence était entièrement achevé sur l'une et l'autre rive ; environ vingt mille hommes, les deux tiers de l'armée de **BLAKE**, y étaient enfermés.
Le résultat de la journée du 26 fut la prise de vingt-quatre pièces de canon, de quelques centaines de prisonniers et l'investissement d'une grande place renfermant une armée. Une seule division espagnole avait réussi à gagner le Xucar.

Siège et capitulation de Valence

Pour assurer la rive gauche, qui était dégarnie depuis la bataille, les troupes de la division **MUSNIER** furent envoyées le 27 décembre au faubourg de Serranos ; le 114e campa à droite et à gauche de la grande route de Murviedro.
Le général **BLAKE**, dès qu'il se vit enfermé dans Valence, conçut le projet d'en sortir avec 15 mille hommes pour se jeter dans les montagnes et venir ensuite troubler les opérations du siège. Dans la nuit du 28 décembre, il passa le pont supérieur et s'avança sur la rive gauche. Son avant-garde culbuta nos premiers postes qui, en se repliant, donnèrent l'éveil à toute la ligne ; et, comme les Espagnols suivaient un chemin encaissé, bordé d'un canal, les compagnies d'élite du 114e et du 1er de la Vistule, accourues dans le village de Marchalènes, qui était crénelé et retranché, purent facilement arrêter le gros de la colonne lorsqu'il voulut déboucher ; à peine deux ou trois cents hommes, profitant de l'obscurité, purent gagner la montagne ; plus de quatre cents hommes furent tués ou noyés dans le canal.
Cette tentative échouée jeta le découragement dans la ville : dès le lendemain les déserteurs commencèrent à arriver dans nos camps en assez grand nombre.
L'attaque régulière de Valence commença immédiatement sur la rive droite. Les batteries furent établies, le camp retranché construit par **BLAKE** fut occupé le 5 janvier. Le bombardement commença dans la nuit du 5 au 6 et continua le 7 et le 8. Deux nouvelles batteries allaient ouvrir le feu pour faire brèche, lorsque deux officiers espagnols se présentèrent en parlementaires. La capitulation fut signée le 9 janvier 1812 au matin. Le 14 janvier, « le maréchal **SUCHET** fit dans Valence une entrée triomphante, juste prix de combinaisons sagement conçues, fortement exécutées et heureusement secondées par les circonstances. La population accueillit avec calme, presque avec satisfaction, un chef dont l'Aragon vantait le bon gouvernement, et ne fut pas fâchée de voir finir une guerre affreuse, qui, dans l'ignorance où l'on était alors de l'avenir, ne semblait plus présenter avantage que pour les Anglais, aussi odieux aux Espagnols que les Français eux-mêmes. » (Thiers.)
La prise de Valence mit en notre pouvoir 18 mille 219 prisonniers, parmi lesquels 898 officiers, 23 généraux, et à leur tête le capitaine-général **BLAKE** ; en outre 21 drapeaux, 2 mille chevaux, 393 pièces de canon, 42 mille fusils, 180 milliers de poudre, etc. L'Empereur nomma le maréchal **SUCHET** duc d'Albuféra.

*
* *

Siège et prise de Peniscola
(20 janvier— 4 février 1812)

Après une suite de brillants faits d'armes, l'armée d'Aragon était parvenue à s'étendre des frontières des Pyrénées jusqu'aux portes d'Alicante, et il ne restait plus au maréchal **SUCHET** qu'à soumettre Peniscola pour être entièrement maître de tout cet espace.
Le siège de ce fort présentait de grandes difficultés. Bâti sur un rocher isolé et de toutes parts environné par la mer, Peniscola ne tient au continent que par une langue de terre de cinquante mètres de largeur et de deux cents mètres de longueur. La ville est fermée de tous côtés par de bons ouvrages et dominée par un château fort. Ce petit Gibraltar, ainsi nommé par les soldats, pouvait en quelque sorte être regardé comme inattaquable par les moyens ordinaires.
Le 20 janvier, le général **SEVEROLI** s'établit devant la place avec deux bataillons du 1er italien, deux du 114e et un de la Vistule. Après un examen attentif, il fut résolu de commencer les

approches, en les faisant précéder d'une sommation et d'un bombardement. Les propositions furent rejetées.
Les troupes étaient réparties sur les hauteurs et sur la plage environnantes, les Italiens à droite, le bataillon de la Vistule au centre, et le chef de bataillon **RONFORT** avec le 114e à la gauche, entre l'inondation et le rivage. Une batterie de mortiers fut établie derrière un mamelon, à près de douze cents mètres du fort. Le 28 janvier, les mortiers lancèrent des bombes sur la place. Dans la nuit du 31 janvier au 1er lévrier, la parallèle fut ouverte. Du 2 au 3 février, on poussa les cheminements pendant que le bombardement continuait et les batteries furent achevées, armées de pièces de gros calibre et mises en état de contrebattre la place. Sur l'invitation du général en chef, le général **SEVEROLI** fit de nouvelles offres au général **Garcia NAVARRO**, qui rendit la forteresse à la condition que la garnison se retirerait où elle voudrait. Le 4 février, nous prîmes possession de Peniscola, où nous trouvons 74 bouches à feu.
Le commandant **RONFORT**, du 114e , fut cité dans le rapport du général **SEVEROLI** pour sa belle conduite,
Le pays de Valence était entièrement soumis, la route de Tortose était libre.

*
* *

Suite de la campagne de 1812

Après la capitulation de Valence, les deux bataillons du 114e qui n'étaient pas détachés devant Peniscola avaient suivi la 1re division, que le général en chef dirigeait sur Tortose, avec ordre de marcher sur Tarragone pour ravitailler et secourir cette place, menacée par les Anglais et par les Espagnols. Le 26 janvier, le général **MUSNIER** fit entrer dans Tarragone un approvisionnement considérable.
Après la prise de Peniscola, les troupes du général **SEVEROLI**, ayant été dirigées sur l'Ebre, les deux bataillons du 114e rejoignirent le Régiment.
A cette époque l'Empereur, qui préparait son expédition de Russie, fit venir à lui tous les régiments polonais ; la division **REILLE** et les troupes italiennes furent retirées de l'armée d'Aragon pour assurer la sécurité de la Catalogne, en sorte que le maréchal **SUCHET** n'eut plus qu'une quinzaine de mille hommes pour garder le pays de Valence. Obligé de prendre une position purement défensive, il laissa dans les places le nombre de soldats nécessaires pour les garder, environ 4,000 hommes, et concentra les 11,000 hommes qui restaient disponibles en avant du Xucar, occupant les cols d'Adzaneta et d'Almanza ; le 114e fut placé à Canalès et à Saint-Philippe.
Le duc **d'ALBUFÉRA** devait pourvoir à tout ; tandis que ses forces diminuaient, les armées anglaises et espagnoles recevaient de nouveaux renforts et de tous côtés la résistance se ranimait.
Dans la journée du 21 juillet, la flotte sortie d'Alicante s'était montrée en vue de Cullera. Elle s'approcha assez des forts de la côte pour être canonnée. Le maréchal fit porter le 14e de ligne d'Alcira sur Cullera, et donna ordre au 4e hussards, avec l'artillerie légère et partie du 1er léger et du 114e , de se porter rapidement sur le point menacé. Sur le soir, le vent contraire força la flotte de gagner le large. Le 22, elle était dispersée, mais en vue : on passa la journée à l'observer et à faire les dispositions pour repousser un débarquement.
Ce mouvement et d'autres qui furent entrepris sur les flancs et sur les derrières de l'armée n'avaient d'autre but que de diviser nos forces et de les occuper au loin pendant qu'une attaque de front était dirigée contre la division placée en première ligne vers Alicante ; le général **DELORT** remporta sur le général **O'DONNELL** un succès important à Castalla, le 21 juillet.

Dès les premiers jours d'août, une division anglo-sicilienne de 10 mille hommes ayant débarqué à Alicante, le maréchal **SUCHET** concentra ses divisions autour de Saint-Philippe. Le 23, il porta la division **HARISPE** vers Almanza pour faciliter la marche du roi **Joseph**, qui avait dû évacuer Madrid, sur Valence. Le 25, la jonction fut opérée. Le même jour, près d'Utiel, l'intrépide chef de bataillon **RONFORT** se fit jour à travers les lignes ennemies et rejoignit le général **MAUPOINT** qui s'était laissé surprendre par **VILLACAMPA**.
Ainsi renforcé par l'arrivée des douze mille hommes que lui avait amenés le roi **Joseph**, le duc **d'ALBUFÉRA** reporta ses troupes en avant vers le Xucar.
Dans les premiers jours d'octobre l'armée du midi opéra sa jonction avec l'armée d'Aragon ; quelques jours après les deux armées du midi et du centre marchèrent sur Madrid avec le roi **Joseph**. Le maréchal **SUCHET**, de nouveau réduit à ses propres forces, resta en avant du Xucar avec ses trois divisions, la première à Canalès et Saint-Philippe. Pendant quatre-vingts jours l'armée d'Aragon fut sans nouvelles de l'armée du centre ; elle sut seulement, par voie indirecte, que le roi était rentré dans Madrid.
Cependant le pays de Valence, de même que la Catalogne et l'Aragon, était loin d'être tranquille ; des bandes de guérillas s'étaient reformées et inquiétaient sans cesse nos troupes et nos convois. « Aux portes mêmes de Valence, pour ainsi dire, nous étions inquiétés par **FRAYLE** dans nos communications entre Sagonte et Tortose. Ce chef de bande ayant attaqué sur la grande route un convoi d'artillerie parti de Torre-Blanca, mit en fuite les paysans conducteurs, tua les canonniers, prit une pièce de quatre et 112 chevaux, brûla il voitures et dispersa tout le convoi. Le maréchal forma une colonne mobile pour le poursuivre sans relâche et en donna le commandement au chef de bataillon **RONFORT**, du 114e. Plusieurs fois la bande fut dispersée, mais il fut impossible de la désorganiser complètement. » (Maréchal Suchet.) En décembre, les Espagnols se renforcèrent de divers corps ; le maréchal concentra ses troupes en les rapprochant du Xucar ; il était aisé de prévoir qu'une lutte nouvelle et plus redoutable allait s'ouvrir dans quelques mois, quand le printemps donnerait le signal de la reprise des hostilités.

CHAPITRE XI

CAMPAGNES DE 1813 ET DE 1814

Combats d'Yecla (11 avril), de Villena et de Biar (12 avril), de Gastalla (13 avril)

Au commencement de 1813, le général **John MURRAY** avait pris le commandement de l'armée anglo-sicilienne, et les 2e et 3e armées espagnoles étaient passées sous les ordres du général **ELIO** et du duc **del PARQUE.**
Le maréchal **SUCHET** ayant appris que dans le plan d'attaque formé par **WELLINGTON**, entrait la combinaison de faire vivement presser son armée de front et de flanc, résolut de ne pas attendre que les forces qui le menaçaient fussent réunies. Dans les premiers jours d'avril, une division espagnole du corps **d'ELIO** vint se placer à Yecla, à portée de Fuente-la-Higuera, que nous occupions en avant-garde et assez distante de l'avant-garde ennemie établie à Villena. Le maréchal espéra pouvoir enlever cette division. Il réunit l'élite de ses forces dans la nuit du 10 avril, à Fuente-la-Higuera, et marcha sur Villena, tandis que le général **HARISPE** se portait de nuit sur Yecla par une marche rapide. Arrivé à la pointe du jour en présence des Espagnols, ce général lança son

avant-garde d'abord, puis toute sa division, rompit la ligne ennemie et fit 1,200 prisonniers, dont 68 officiers.
Pendant ce temps, le maréchal occupait Caudète avec 10 bataillons, 10 bouches à feu et les cuirassiers, prêt à attaquer les forces qui, de Villena, chercheraient à se porter au secours d'Yecla. En effet, les généraux **MURRAY** et **ELIO** firent avancer une partie de leurs troupes en avant de Villena ; mais, sans accepter le combat, ils donnèrent l'ordre de la retraite, laissant un bataillon dans le château. Le duc **d'ALBUFÉRA** pénétra dans la ville, fit investir le château et, le lendemain 11 avril, fit sommer la garnison de se rendre. Elle capitula, et 1,000 hommes de belles troupes furent prisonniers de guerre.
Le général en chef se mit aussitôt à la poursuite des Anglais qui avaient pris position au défilé de Biar. Leur ligne, commandée par **Frédéric ADAM**, garnissait des hauteurs d'un accès difficile, ayant de l'artillerie dans les intervalles. Le général **ROBERT**, avec les 114e et 121e d'infanterie, attaqua le centre de la ligne ennemie tandis que 500 voltigeurs en tournaient la gauche par les hauteurs. Les Anglais commencèrent leur retraite en bon ordre ; mais, serrés de près par la cavalerie, chaque fois qu'ils prirent position, ils furent de nouveau débordés et attaqués ; à la nuit ils hâtèrent leur mouvement pour rentrer à Castalla, laissant en notre pouvoir une centaine de prisonniers et deux bouches à feu. Nous campâmes à l'issue du défilé.
Le 13 au matin, l'armée anglo-espagnole, tenant toujours Castalla, occupait en avant une montagne qui nous empêchait de voir ses coups et de juger de ses forces. Le maréchal envoya sa cavalerie à gauche, vers Onil, pour explorer la plaine et détacha par sa droite, sous les ordres du colonel **ARBOD** du 114e , 600 voltigeurs qui devaient prendre à revers la gauche des ennemis sur la montagne. Le colonel **ARBOD** rencontra une vive résistance et fut tué. Quatre bataillons, conduits par le général **ROBERT**, montèrent alors pour dégager les voltigeurs ; mais ces bataillons attirèrent tellement sur eux l'effort de l'ennemi, que bientôt ils se virent contraints d'abandonner un terrain sur lequel ils n'avaient gravi qu'avec la plus grande difficulté, et de redescendre la montagne, laissant un grand nombre de blessés et de morts.
Les capitaines **BRUGES** et **FRAULT**, du 114e , furent grièvement blessés.
Le maréchal rallia les deux colonnes et sa cavalerie, et, dans une position formidable au débouché du défilé, attendit de pied ferme l'armée anglaise. Le général **MURRAY** déboucha de Gastalla et fit mine d'attaquer ; mais la contenance des troupes et le feu de notre artillerie le firent renoncer à ce projet. A la nuit, l'armée ennemie rentra dans ses positions, laissant entre nos mains plus de 2 mille prisonniers.
Nous avions perdu dans ces trois journées environ 800 hommes, dont le colonel du 114e . Le commandement du Régiment fut exercé par le commandant **ROUSSEL** jusqu'au 2 juillet suivant.

*
* *

Suite de l'année 1813
Année 1814

Dans le courant de mai, des préparatifs d'embarquement eurent lieu à Alicante. Le 31 mai, la flotte mit à la voile ; elle passa en vue de Valence, se dirigeant vers le nord. Le 2 juin, elle parut devant Tarragone. Le 3, 16 mille hommes débarquèrent en plein jour et investirent Tarragone. La place était défendue par le général **BERTOLETTI**, décidé à faire une défense énergique et convaincu que le maréchal **SUCHET** ne le laisserait pas sans secours. En effet, le maréchal, cédant au général **HARISPE** le commandement des troupes sur le Xucar, dirigeait sur Tortose à marches forcées la

division **MUSNIER**, la réserve et la brigade de cavalerie **d'AIGREMONT**. Le 12 juin, il couronnait la cîme des montagnes de Monroig, tandis que le général **Maurice MATHIEU**, venu de Barcelone avec une colonne de 8 mille hommes, égale à peu près à celle du maréchal, atteignait Villafranca. Le général **John MURRAY,** menacé sur son point de débarquement, prit la résolution d'abandonner son artillerie e; plutôt que de compromettre ses troupes, il leva le siège et les rembarqua.

Appelé depuis plusieurs jours par le général **HARISPE**, dont la position était critique, et voulant empêcher un nouveau débarquement de l'armée anglaise qui avait fait voile vers le Sud, le maréchal **SUCHET** se rendit en deux jours de Tortose a Valence.

Le duc **d'ALBUFÉRA** songeait à reprendre et à étendre ses avantages sur l'armée anglo-espagnole d'Alicante, qui s'était avancée jusque sur le Xucar. Il envoya le général **MUSNIER** occuper Requena, où le général **ELIO** s'était établi, et repousser du haut Guadalaviar le général **VILLACAMPA**. Mais au moment où il s'y attendait le moins, il reçut l'avis de la bataille livrée le 21 juin à Vittoria, à la suite de laquelle l'armée principale, commandée par le roi **Joseph**, avait été rejetée au-delà des Pyrénées sur Bayonne. Cet événement changeait tellement la position du maréchal, qu'il se vit contraint d'évacuer immédiatement le pays de Valence. Il se mit toutefois en mesure de conserver le plus qu'il pourrait ses conquêtes.

Le maréchal prit la détermination de se retirer sur l'Ebre, afin de pouvoir, quels que fussent les événements, couvrir une frontière imposante de la France. Dans le cas d'un retour offensif, Tortose devait être notre point de départ, et Sagonte nous offrait en avant de l'Ebre un point d'appui avantageux. Ce fort, où l'on avait fait des travaux considérables, depuis plus de dix-huit mois que nous l'occupions, était dans un état complet de défense. Une garnison de douze cents hommes, dont le 3e bataillon du 114e , approvisionnée pour un an, y fut placée sous le commandement du général **ROUELLE**.

Le maréchal fit également occuper les forts de Dénia, de Peniscola et de Morella. Quant à Tortose, sa force et sa situation lui destinant une grande importance, il y laissa une garnison de 4 mille 500 hommes, dont quatre compagnies du 4e bataillon du 114e , et pour gouverneur un homme ferme et prudent, capable de seconder ses opérations futures : le général de brigade **ROBERT**, dont il avait déjà souvent reconnu les talents et la capacité. Son commandement devait éventuellement embrasser celui des places et des troupes plus éloignées, et reçut en conséquence la dénomination de division du Bas-Ebre.

Deux autres compagnies du 4e bataillon du 114e furent envoyées à Pampelune. Bientôt le maréchal apprit que Saragosse était tombée au pouvoir de **MINA** ; la perte de l'Aragon était pour lui un mal irréparable ; il ne lui était plus possible de tenir en avant de l'Ebre. Du 14 au 15 juillet, l'armée passa le fleuve à Mequinenza, Mora et Tortose ; les 1er et 2e bataillons du 114e , sous les ordres de leur nouveau chef, le colonel **DURAND**, suivirent le général en chef dans sa retraite.

Le duc **d'ALBUFÉRA** gagna Reus, Valls et Tarragone, où il laissa le général **BERTOLETTI**, et concentra son armée dans la plaine de Villafranca, pour vivre des ressources du pays, sans s'éloigner de Tarragone et en restant à portée de Barcelone.

Lorsque les ressources de la plaine de Villafranca furent épuisées, vers le 18 août, l'armée prit position sur la ligne du Llobrégat ; le général en chef conservait ainsi la communication avec Lérida et couvrait la place de Barcelone en même temps que la route de Perpignan.

Au mois de novembre 1813, par suite de la réunion de l'armée de Catalogne à l'armée d'Aragon, le maréchal **SUCHET** se trouva avoir sous son commandement environ 32 mille hommes ; les deux bataillons du 114e comptaient 1,274 présents. Mais presque aussitôt, près de 10 mille hommes lui furent enlevés : les Italiens allèrent défendre leur patrie, les troupes allemandes, en vertu d'un décret de l'empereur, furent désarmées ; enfin, chaque régiment dut envoyer 120 hommes dans les dépôts

du midi de la France pour former le cadre d'un 6e bataillon, recevoir, armer, habiller 8 mille conscrits destinés à être organisés en divisions de réserve ; ces divisions de réserve ne rejoignirent point et ce fut plus de 2 mille hommes d'élite perclus pour l'armée.
Le 6e bataillon du 114e fut organisé à Narbonne ; il comprenait quatre compagnies du centre, une de grenadiers, une de voltigeurs.
Le 1er janvier 1814 fut marqué par le passage du Rhin et l'invasion des armées alliées sur toutes les frontières de l'Empire. Le maréchal **SUCHET** comprit qu'il n'y avait plus de renforts à attendre, ni d'opérations offensives à préparer. Sauver, s'il était possible, les garnisons, conserver son armée, contribuer à la défense du territoire, telle était désormais sa tâche et sa seule pensée. Il envoya des instructions aux gouverneurs des places ou forts, et se sépara du général **HABERT**, qu'il laissa dans Barcelone. Le 10 janvier, il reçut l'ordre de réunir sa cavalerie sur les frontières des Pyrénées, de la diriger sans retard sur Lyon, avec son artillerie et la moitié de son infanterie. 10 mille hommes quittèrent l'armée le 14 janvier.
Le maréchal prit toutes les dispositions pour assurer sa retraite sur Figuères et Perpignan ; mais il ne voulut point encore s'éloigner de Barcelone : il y resta jusqu'à la fin du mois et ne partit que le 1er février. Les deux bataillons du 114e allèrent à la Jonquière et au Pertus. La bataille de Toulouse (10 avril), détermina la retraite de l'armée sur Narbonne le 12 avril, date où le maréchal en fut informé. Ce fut là que, le 13 avril, il reçut de Paris la communication des événements qui venaient de renverser l'Empire, de terminer la guerre et de remettre les Bourbons sur le trône.
Quelques jours après, au commencement de mai, le maréchal **SUCHET** fut placé à la tête des armées des Pyrénées et d'Aragon, réunies sous le nom d'armée du Midi, dont il prépara le licenciement.

*
* *

Détachements du 114e laissés dans les places
(1813—1814)

Sagonte. Le 3e bataillon tout entier avait été laissé dans le fort de Sagonte. L'armée française s'était à peine éloignée, que lord **BENTINCK** et le duc d'**El PARQUE** détachèrent un corps de 3 mille hommes, non pour faire un siège régulier, mais pour bloquer le fort et inquiéter la garnison. Deux officiers du 114e se firent particulièrement remarquer dans les nombreuses sorties tentées par cette petite troupe :
Le 24 octobre 1813, le capitaine **FERRY** reçut l'ordre d'aller avec 20 hommes surprendre un poste fortement retranché : à deux heures du matin, il attaqua à la baïonnette, et, sans tirer un coup de fusil, mit hors de combat une trentaine d'Espagnols et ramena 20 prisonniers.
Quelques jours plus tard, le capitaine de voltigeurs **ROUSSEAU**, à la tête de 100 hommes, traversa le camp ennemi, détermina une panique dans tout un régiment espagnol et fit plusieurs prisonniers.
La convention militaire conclue le 23 avril 1814 vint délivrer la garnison de Sagonte, qui quitta le fort dans les derniers jours de mai et arriva par étapes au Boulou le 8 juin 1814.
Cette convention portait que les places occupées par les troupes françaises en Espagne seraient évacuées, que leurs garnisons sortiraient avec armes, bagages, propriétés particulières et trois pièces de canon par chaque millier d'hommes, blessés et malades compris.

Pampelune. — Les 2e et 3e compagnies du 4e bataillon avaient été laissées au château de Pampelune. La garnison, faible et sans approvisionnements, ne put longtemps résister. Le 13

octobre 1813, ayant épuisé ses dernières ressources, elle se vit obligée de capituler et fut emmenée en Angleterre d'où elle ne revint que le 16 août 1814.

Tortose. — Les grenadiers, les voltigeurs, les 1re et 4e compagnies du 4e bataillon, sous les ordres du commandant **PETIT d'HAUTERIVE,** étaient restés dans Tortose ; ils furent placés dans la 1re brigade, commandée par le colonel **POCHET**, de la division du Bas-Ebre.
Le général **ELIO**, à la tête de 12 mille hommes, était venu occuper une forte position à quelque distance de la ville. Le 5 août, le général **ROBERT** ayant appris que l'ennemi réunissait à Amposta un certain nombre de bâtiments pour passer le fleuve, résolut de les détruire. Le colonel **POCHET**, à la tête de sa brigade, se porta rapidement sur ce village, enleva les différents postes qui le gardaient et mit le feu à quinze grandes barques, deux équipages de pont et à un navire anglais monté par 40 hommes et armé de 2 caronades de vingt-quatre. Le commandant du port, une centaine d'Espagnols furent ramenés prisonniers.
Le 19 août, une division espagnole devant s'embarquer, le général **ROBERT** se décida à l'inquiéter pendant cette opération toujours dangereuse. A trois heures du matin, le colonel **POCHET** quitta Tortose avec sa brigade et surprit l'ennemi à la tour de Sainf-Onofre ; le bataillon du 114e , qui était d'avant-garde, attaqua vigoureusement. Les Espagnols, culbutés, fuyaient vers le fleuve et, allaient être noyés, lorsque le général duc **de PARQUE** fit rapidement débarquer de nombreuses troupes. L'ennemi, dans cette affaire, eut 800 hommes hors de combat ; notre perte, en tués et blessés, fut de 182 hommes, dont le brave capitaine **LALOGE**, du 114e , qui reçut une blessure mortelle.
Le 15 octobre, le général **ELIO** veut prendre position dans les faubourgs de Jésus et de las Roquetas. Le bataillon du 114e , qui occupait de ce coté des postes extérieurs bien fortifiés, arrêta quelque temps les efforts de l'ennemi et permit au général **ROBERT** de prendre ses dispositions. Sortant avec la 2e brigade et quatre bouches à feu, le général attaqua les Espagnols en flanc et les repoussa ; le feu meurtrier de notre artillerie leur fit éprouver une perte considérable, 600 tués ou blessés ; nous n'avions, de notre côté, que 2 tués et 34 blessés.
Les sorties continuelles de la garnison, tout en maintenant les soldats dans un état d'activité favorable, procuraient l'avantage de faire entrer dans la place des légumes frais, des fourrages et du grain. Les événements qui se passaient en France ne permettant d'espérer aucun secours, la ration avait été réduite, dès le début du siège, à seize onces de pain, deux onces de thon ou de morue et trois onces de légumes. La ville, qui n'était approvisionnée que pour six mois, put ainsi tenir plus de dix mois.
Au mois de février 1814, le général **ROBERT** reçut, comme les commandants des places de Lérida, de Monzon et de Mequinenza, des lettres du maréchal **SUCHET** simulées par le traître **VANHALEN** ; mais, moins crédule que ceux-ci, le commandant de la division du Bas-Ebre proposa une entrevue que les généraux espagnols regardèrent comme une épreuve dangereuse pour l'officier transfuge[1], qui s'empressa de s'éloigner.
A la signature de la paix, la garnison de Tortose se rendit par étapes à Perpignan ; partie le 17 mai, elle arriva dans cette ville le 31 du même mois.

5e et 6e bataillons. — Le 5e bataillon, composé de quatre compagnies, resta au dépôt à Mont-de-Marsan pendant toute la campagne d'Espagne. Le 24 novembre 1813, il partit pour Toulouse et, le 6 avril 1814, fut envoyé à Narbonne, où il vint rejoindre le 6e bataillon, qui n'était qu'en partie organisé.

1 C'était un officier espagnol qui avait pris du service à l'état-major du maréchal Suchet et qui venait de déserter.

CHAPITRE XII

DISLOCATION DU 114e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

L'ordonnance royale du 12 mai 1814 réduisait le nombre des régiments d'infanterie de ligne à 90 et celui des régiments d'infanterie légère à 15. Les 90 régiments de ligne furent les 111 premiers régiments de l'Empire, qui prirent, suivant leur rang, les numéros de la série naturelle, comblant ainsi les vides qui y existaient. Les régiments portant les numéros 112 à 156 furent incorporés dans les autres.
C'est ainsi que :

Le 1er bataillon du 114e fut incorporé au 5e de ligne le 29 juillet 1814 ;
Le 2e fut incorporé au 10e de ligne le 1er septembre 1814 ;
Le 3e fut incorporé au 41e de ligne le 1er octobre 1814 ;
Le 4e fut incorporé au 11e de ligne le 20 juillet 1814 ;
Les 5e et 6e furent incorporés au 56e de ligne, le 1er septembre 1814.

*
* *

En six années, le 114e avait assisté à plus de 30 batailles ou combats importants, coopéré à 11 sièges et donné 7 assauts ; 12 officiers ou soldats avaient été cités à l'ordre de l'armée d'Espagne, et combien l'avaient mérité de ceux qui étaient morts sur la brèche ? A Lérida, à Mequinenza, à Uldecona, à Tortose, à Tarragone, au Mont-Serrat, au siège comme à la bataille de Sagonte, à Valence, à Peniscola, à Castalla, partout en un mot, le 114e justifia la confiance que le maréchal **SUCHET** avait mise en lui dès le premier jour et qu'il ne cessa de lui témoigner jusqu'au dernier. Des quatre noms qui flottent aujourd'hui dans les plis de son drapeau : Saragosse, Mont-Serrat, Lérida, Sagonte, la postérité doit se demander lequel lui fait le plus d'honneur.

NOMS ET ÉTATS DES SERVICES des Colonels du 114e Régiment d'infanterie de ligne (23 janvier 1809—13 avril 1813)

ARBOB (Jean-Pierre). — Né le 8 février 1767, à Valence (Drôme) ; engagé volontaire au régiment de Royal-Champagne (2 septembre 1784—16 octobre 1789). Enrôlé volontaire le 5 août 1792 au 6e Bataillon de la Drôme, nommé capitaine le jour même de son enrôlement. Chef de bataillon surnuméraire le 18 nivôse an VII (7 janvier 1799) et titulaire le 28 fructidor an X (4 septembre 1802). Chevalier de la Légion d'honneur le 25 prairial an XII. Major du 17e de ligne le 6 avril 1808. Colonel du 114e le 23 janvier 1809. Officier de la Légion d'honneur le 28 août 1810. Tué au combat de Castalla le 13 avril 1813.

Campagnes. — Ans II, III, IV et V, armées du Rhin et Moselle, et du Rhin. — Ans VI et VII, armées d'Allemagne, d'Italie et de Naples. — Prisonnier de guerre à la bataille de la Trébia le 1er messidor an VII et rendu le 9 ventôse an IX. — Ans X et XI, armée de Zélande. — An XIV, grande armée en Autriche et Prusse. — 1809 à 1813, 3e corps de l'armée d'Espagne et armée d'Aragon.

(2 juillet 1813—29 juillet 1814)

DURAND (Pierre). — Né à Craon (Mayenne), le 22 avril 1773. Soldat au 35e régiment (ci-devant Aquitaine), congédié le 4 janvier 1789. Sergent au 1er bataillon de la Mayenne, le 18 septembre 1791. Capitaine au 27e léger, le 11 thermidor an XII (29 juillet 1804). Chef de bataillon le 3 mars 1807. Major à la suite de l'armée d'Aragon le 6 mai 1811. Passé avec son grade au 7e de ligne puis au 44e . Colonel du 114e le 2 juillet 1813. Passé en demi-solde à la suite du 5e de ligne le 29 juillet 1814.

Campagnes. — 1792-1793, armée du Nord. — Ans II et III en Vendée. — Ans IV et V, armée du Rhin. — An VI, armée d'Helvétie. — Ans VII, VIII et IX, armée du Rhin. — An XI, à Saint-Domingue. — Ans XII, XIII, armée de Hanovre. — 1806-1807, grande armée. — 1808 à 1814, en Espagne.
Blessé d'un coup de feu au côté droit le 28 janvier 1809, au siège de Saragosse.

———————

NOMS ET ETATS DES SERVICES
des Officiers qui ont commandé le 114e en l'absence du Colonel

———

(30 août 1808—23 janvier 1809)

DUCOURET (Louis). — Né à Suxé (Charente), le 2 octobre 1777. Volontaire dans la marine du 1er janvier 1788 au 1er mai 1791. Lieutenant au 1er bataillon de la Charente le 17 octobre 1791. Capitaine le 28 février 1793. Chef de bataillon à la 4e demi-brigade légère le 19 thermidor an VI (6 août 1798). Major au 7e léger le 11 brumaire an XII (1er novembre 1803). Au 114e , le 7 juillet 1808 jusqu'au 7 septembre 1811. Passé colonel au 3e de ligne.

Campagnes. — 1792, dans le Nord. — Ans III, IV et V, dans le Nord et en Italie. — Resté en Egypte pendant toute l'occupation. — 1808 à 1809, en Espagne.

*
* *

(13 avril 1813-2 juillet 1813)

ROUSSEL (Jean-Pierre-François). — Né à Belfort (Haut-Rhin), le 29 mai 1782. Engagé au 12e chasseurs à cheval le 26 septembre 1798. Sous-lieutenant au 94e le 15 septembre 1806. Lieutenant le 23 septembre 1808. Capitaine adjudant-major au 116e le 1er septembre 1809. Chef de bataillon au 114e le 11 janvier 1812 jusqu'au 1er septembre 1814. Passé en demi-solde à la suite du 10e de ligne.

Campagnes. — Ans VII, VIII et IX, sur le Rhin. — Ans XI, XII et XIII, en Hanovre. —1806, 1807, à la grande armée. — 1808 à 1814, en Espagne.

———

OFFICIERS ET SOLDATS DU 114e
Cités à l'ordre de l'armée d'Espagne

———

(1808-1814)

BLANCHOT (François). — Né à Velé (Haute-Saône), le 18 juin 1778. Lieutenant au 114e le 8 juillet 1808. Retraité le 5 octobre 1809.
A la bataille d'Alcaniz, le 23 mai 1809, s'est distingué par son courage et son entrain lors de l'assaut du mamelon de las Horcas ; il y fut blessé grièvement d'un coup de feu à la partie supérieure de la cuisse gauche.

*
* *

REBOUL (Jean). — Né à Lunel (Hérault), le 24 novembre 1784. Lieutenant le 2 mai 1809. Retraité le 16 septembre 1809.
A la bataille d'Alcaniz, le 23 mai 1809, blessé de deux coups de feu, continuait d'entraîner ses soldats en avant, lorsqu'il reçut une troisième et dangereuse blessure.

*
* *

ROLLAND (Joseph-Antoine). — Né à Saint-Romain (Vaucluse), le 11 mai 1788. Arrivé au 114e le 30 août 1808. Chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1810. Mort à l'hôpital de Tortose le 8 mai 1813.
Au siège du château d'Alcaniz, en avril 1810, descend un obus dans une galerie de mine que les Espagnols étaient en train de creuser ; l'obus, en éclatant, tue treize Espagnols et détruit toute la galerie.

MABIRE (Jean-Baptiste). — Né à Bricquebec (Manche), le 24 mars 1778. Lieutenant le 20 janvier 1810. Capitaine adjudant-major le 10 avril 1813. Passé au 41e de ligne le 1er octobre 1814.
1er Au siège de Lérida, le 24 avril 1810, pénètre le premier dans la redoute de Pilar, et tue de sa main l'officier qui commandait.
2e Lors de la prise de Torre-Nueva, le 7 décembre 1811, il s'avance à la tête de quelques grenadiers jusque contre la porte de la tour et place un tonneau de poudre pour la faire sauter.

*
* *

RÉGNAULT (Louis). — Né à Paris (Seine), le 14 mars 1788. Lieutenant le 21 septembre 1808.
Au siège de Lérida, le 7 mai 1810, à la tête de sa compagnie qui était en soutien, repousse une sortie de la garnison, tue ou fait prisonniers les Espagnols qui avaient pénétré dans les tranchées.

*
* *

LAPLANE (Jean-Antoine). — Chef de bataillon le 1er juillet 1808. Arrivé au 114e le 30 août 1808, venant du 76e . Major à la suite de l'armée d'Aragon, le 1er février 1812.
A l'assaut de Sagonte, le 18 octobre 1811, est blessé au moment où, le premier, il arrivait au sommet de la brèche.

*
* *

RAUCHON (Denis). — Né à Saint-Etienne (Loire) le 1er février 1773. Capitaine le 5 décembre 1810. Passé au 41e le 1er octobre 1814.
A la bataille de Sagonte, le 25 octobre 1811, malgré deux blessures, conserve le commandement de sa compagnie fortement engagée.

*
* *

RONFORT (Joseph-François). — Né à Vercq (Meuse), le 19 mars 1773. Capitaine au 114e en juillet 1808. Chef de bataillon le1e mai 1811.
Devant Peniscola, novembre et décembre 1811, livre plusieurs combats et tient tête avec son bataillon à une nombreuse garnison qui voulait se porter au secours de Valence.

*
* *

BRUGES. — Né à Saint-Lambert (Ardennes), le 17 septembre 1777. Capitaine le 1er mai 1810. Chef de bataillon en demi-solde au 5e de ligne le 27 juillet 1814.
Au combat de Castalla, le 13 avril 1813, blessé à la tête de sa compagnie lorsque celle-ci, étant d'arrière-garde, se sacrifiait pour protéger la retraite de la colonne du colonel Arbod.

*
* *

FRAULT (Robert). — Né à Avranches (Manche), le 2 juin 1763. Capitaine le 20 novembre 1808. Retraité le 1er mars 1814.
Au combat de Castalla, le 13 avril 1813, le colonel Arbod venant d'être tué, a pris, quoique blessé, le commandement de la colonne qui, grâce à son sang-froid, se replia en bon ordre.

*
* *

FERRY. — Né à Saint-Laurent-de-Brédevent (Seine-Inférieure), le 16 février 1785. Capitaine le 21 avril 1813. Passé au 41e de ligne le 1er février 1814.
Assiégé dans Sagonte, le 24 octobre 1813, avec vingt hommes de sa compagnie, il surprend un poste ennemi fortement retranché et, sans tirer un coup de fusil, tue une trentaine d'Espagnols et fait vingt prisonniers.

*
* *

ROUSSEAU (Morin-René). — Né à Château-Gontier (Mayenne), le 3 novembre 1766. Capitaine au 114e le 21 novembre 1808. Retraité le 1er octobre 1814.
Assiégé dans Sagonte, fin octobre 1813, traverse à la tête de sa compagnie tout un régiment espagnol et fait plusieurs prisonniers.

Ancestramil